A
0
0
0
0
2
2
1
5
3
1
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

COLLEGE STANISLAS

AU JAPON

Clive Holland

CLIVE HOLLAND

AU JAPON

CHOSES VUES

Traduit de l'anglais par LUGNÉ-PHILIPON

PARIS
VUIBERT ET NONY ÉDITEURS
63, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 63

1908

Pour paraître en 1908 :

EN ÉGYPTE, *Choses vues*, par CLIVE HOLLAND. (Traduction Lugné-Philipon.)

LE JAPON ENCHANTEUR

2023177

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New-York.*

VOYAGEURS SE REPOSANT SUR L'ANTIQUE GRANDE ROUTE DE TOKIO A KIOTO

Le village vu à l'arrière-plan est celui de Suzukawa. Il attire de nombreux visiteurs qui viennent admirer, d'un superbe point de vue voisin, la montagne sacrée de Fujiyama.

CHAPITRE PREMIER

LE JAPON ENCHANTEUR

Le pays du chrysanthème. — L'amour des fleurs. — Les quatre saisons au Japon. — Jardins et jardiniers japonais.

Le pays du cerisier fleuri et du chrysanthème, le royaume du Mikado maître des îles, se pare aujourd'hui encore, malgré ses sous-marins, ses canons Krupp et ses énormes vaisseaux de guerre, d'une magie fabuleuse et lointaine. Sans doute, le Japon, ou plutôt le nouveau Japon, paraît s'être follement épris de « modernisme » ; mais bien des années passeront, nous en avons le désir et l'espoir, avant que ces îles souveraines enchâssées dans une mer orientale ne dépouillent leur mystérieuse splendeur.

Les habitants de cette terre heureuse et fertile ont

subi l'influence du paysage fleuri qui les entoure ; depuis un temps immémorial, leur âme a nourri le plus intense patriotisme et le plus vif sentiment du beau. Ils n'ont donc pas eu à souffrir de leur amour du progrès, car il n'a pu les asservir au grossier matérialisme qui fait si souvent cortège aux succès militaires et commerciaux.

Les auteurs qui décrivent les Japonais d'il y a quarante ou cinquante ans nous fournissent des données dont les principales demeurent exactes : ce grand peuple n'a pas plus varié dans ses aspirations et dans la simplicité de ses coutumes que le paysage n'a perdu de son charme. Mais il serait exagéré de continuer à ne voir dans le Japon que « la terre des jardins et des *geishas* ». Cette définition humoristique ne s'applique plus à une contrée où l'art et le beau coudoient, dans une étrange communauté, les systèmes et les inventions les plus modernes.

Il est aussi malaisé de dire en quoi réside l'attrait de ce pays, auquel nul voyageur ne fut insensible, que d'expliquer le charme subtil de certains tableaux ou de certaines musiques. Est-ce dans la magnificence des sites? Est-ce dans l'intérêt qui s'attache à sa population? N'est-ce pas plutôt dans une heureuse et inaltérable combinaison de ces deux éléments?

Stereo Copyright, Underwood & U London & New-York.

UNE PAISIBLE RETRAITE PRÈS DU LAC, AU MONASTÈRE DE KINKAKUJI

L'un des caractères distinctifs de la race japonaise, c'est l'amour de la fleur, et, en vérité, la vie sans les fleurs ne serait, pour la plupart des Japonais, que marasme et monotonie. La nature ne devait pas l'ignorer, puisqu'elle a paré l'île lointaine d'une joaillerie fleurie qui enchante, d'un bout de l'année à l'autre, les cœurs indigènes. En de certaines saisons où elle est particulièrement prodigue, l'enthousiasme populaire, qui enferme volontiers au creux des corolles un lutin ou une fée, paraît s'exalter jusqu'au délire. Mais si pauvre et si morose que soit l'heure, le regard du voyageur fatigué tombe toujours sur quelque fleurette qui égaie la route, sur quelque site qui délasse et apaise.

Le culte d'un Japonais pour les fleurs, surtout pour les premières de chaque espèce, a quelque chose de grave et de solennel. Son admiration est une qualité active ; elle est née presque toujours d'un commerce attentif et prolongé, non pas d'une impression passagère au contact du beau. Demandez à un enfant japonais qui regarde une fleur délicate de vous dire ce qu'il voit : il est très probable que, s'il est intelligent, l'enfant n'indiquera pas sèchement l'espèce et la couleur, mais qu'il fera des détails une description très nette.

Pendant toute une période de l'année, au Japon, le

chemin des jours semble jonché de corolles éclatantes et variées. Le goût des fleurs a si bien pénétré la trame journalière de l'existence japonaise qu'un attribut floral caractérise la plupart des actes sociaux, fêtes, réunions de thé, cérémonies, et même certains événements parmi les plus ordinaires de la vie courante.... Et quelle diversité dans les tons et dans les parfums de toutes ces fleurs ! Changeant sans cesse avec le cours des saisons, tantôt elles présentent une gamme de teintes foncées, tantôt elles flamboient d'une splendeur sans égale.

L'un des ouvrages qui fait de la guerre contre la Russie une peinture des plus vivantes nous conte une belle anecdote où éclate cette passion de la race japonaise pour les fleurs.

Un bataillon japonais, emporté dans un élan farouche, montait à l'assaut des collines qui entourent Port-Arthur. L'ennemi avait découvert cette marche en avant, car les gros canons de la citadelle lançaient une pluie d'obus sur la partie de la colline qu'escaladaient les fantassins nippons. Parmi le fracas des projectiles et les plaintes des camarades blessés, un soldat faillit fouler aux pieds une gracieuse fleurette qui croissait, belle et solitaire, au flanc de la colline. C'était une de ces plantes qui sont communes à la Chine et au Japon, et le soldat, surpris

Stereo Copyright, Underwood & U. Londres & New-York

LE PORCHE D'UNE MAISON DE THÉ, A KIOTO

Remarquez les délicieuses fleurs de glycine.

peut-être par un brusque souvenir, se baissa, cueillit la fleur avec amour sous la grêle de shrapnels et la mit dans son havresac ; puis, il bondit pour reprendre sa place au premier rang et braver le feu meurtrier des Russes.

Combien de soldats, combien d'hommes eussent songé à s'arrêter un instant pour sauver de la destruction une mignonne fleurette? Combien se fussent, en un semblable péril, laissé amollir par cette subite et humaine tendresse?

Nulle part au monde les fleurs et la décoration florale ne sont associées à la vie journalière du peuple comme au Japon. Chaque maison de thé, chaque demeure particulière, chaque temple a son jardin qui resplendit et qui embaume. Même dans les grandes villes comme Tokio, Yokohama et Nagasaki, où l'espace coûte cher, on ne renonce pas à ce luxe, mais on remplace les parterres et les plates-bandes par des pots et des caisses de fleurs dont la splendeur parfumée réjouit presque autant la vue. C'est qu'en effet le jardinier japonais n'est pas seulement un ouvrier habile ; c'est un artiste, un magicien même, capable d'embellir les aspects de la nature les plus ingrats, que ce soit un maigre jardin en bordure de la route ou la pente rocheuse d'un coteau presque entièrement dépourvu de terre végétale.

Chaque mois de l'année japonaise a une fleur qui lui est consacrée, quelques-uns en ont deux. Au mois de janvier, les arbres sont dénudés ; le gazon, selon toute apparence, est mort (du moins pour qui ne connaît point les bizarres habitudes de l'herbe de Corée) ; le jardin a pris une teinte brune ; les palmiers et autres plantes semblables sont douillettement enveloppés dans la paille de leurs chaudes couvertures d'hiver, qui portent le nom de *kimonos* et sont donc des vêtements au sens propre du terme. En dépit de ces tristesses, le jaune éclatant de l'arabis s'épanouit avec orgueil, et partout des signes certains annoncent les prochaines moissons fleuries. Dans les rues de la ville, des gens portent tendrement de grosses bottes de ramilles que garnissent de minuscules bourgeons à peine entr'-ouverts ; ils vont utiliser toutes les ressources d'un très enviable génie inventif pour faire servir ces maigres branches à la décoration de leurs logis.

Mainte pensée gracieuse et subtile, mainte idée poétique se sont glissées dans les noms japonais des fleurs et des plantes. Ainsi l'expression *Saikan no san yu* (les trois amis de l'hiver) nous montre réunis la prune commune, le pin et le bambou. Si l'on se rappelle que la prune symbolise la douceur et la joie, le pin la longévité, le bambou la droiture, et que tous trois sont donnés en cadeau à

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New York.*

LE PAVILLON DORÉ, A KINKAKUJI

Ce pavillon servit autrefois de retraite à un ex-souverain.

l'époque du premier de l'an, on voit quelle délicate allégorie expriment ces souhaits de bonheur.

En janvier, la nature a fort à faire, même au Japon, pour nourrir les bourgeons et les pousses qui se risquent à percer. Parmi la sombre magnificence des branches de pin et le vert éclatant des tiges de bambou s'entassent cependant, en des coins abrités, des trésors de jonquilles, auxquelles se joignent les *nanten* (1) à baies écarlates et le *loranthus yadoriki*, espèce de gui aux baies roses incrustées comme des perles dans un filigrane vert tendre.

Il semble que la neige soit au Japon une ironie déplacée ; elle n'en fait pas moins la joie des fermiers, bien qu'elle rende souvent inclémentes et maussades les journées de février et qu'elle recèle une menace pour les fleurs prochaines. Sous la pluie des flocons de neige croissent les menues fleurs jaunes de la *moumé*, ou prune de Nankin, et c'est avec des transports d'allégresse que les Japonais accueillent ces boutons assez insignifiants. Outre qu'un nouvel élément de décoration est apparu sur la terre, l'âme indigène voit dans ces fleurettes jaunes moins une réalisation qu'une promesse.

Au mois de mars, le paysage se transforme. Il ne pré-

(1) Nandina domestica.

sente plus la physionomie un peu terne de la nature en repos. Des grands pruniers va jaillir une floraison resplendissante, de tons blancs, roses et parfois écarlates. Prunes et rossignols arrivent ensemble, et aux chants des oiseaux s'ajoutent ceux des poètes, qui célèbrent les fleurs du prunier comme « les prémices de la Nature fleurie », « les plus anciennes fleurs de notre mère la Terre », « les plumes détachées des ailes blanches de la Nature », « les fleurs qui, tout le long du jour, font une lumière de neige avec la chute de leurs pétales scintillants ».

Si étrange que cela paraisse, il est, au Japon, des temples qui doivent leur renommée plutôt à leurs bosquets délicieux de pruniers, de pêchers et de cerisiers qu'à leurs dieux. Leurs cours et leurs avenues s'emplissent, à l'époque du printemps, d'une foule joyeuse venue pour admirer, presque pour adorer, le faste de la Nature prodigue ; pour écrire des vers, pour peindre, pour boire du *saké* ou du thé, sous la voûte rose ou blanche des rameaux fleuris. Ni les mots imprimés, ni les gravures ne sauraient rendre la couleur exacte de ces scènes charmantes, de ce spectacle dont on peut jouir, par exemple, dans le parc de Shiba, à Tokio, qui appartint autrefois à un grand temple bouddhique, et qui est aujourd'hui un terrain de jeu pour les enfants et aussi pour les adultes. Tous vont et

Stereo Copyright, Underwood & U. London & New-York.

SOUS LES CERISIERS FLEURIS, DANS LE PARC DE SHIBA, A TOKIO

Ceci est l'avenue principale du parc. Les gens qu'on aperçoit sont de la classe moyenne. Le Japon est pour les enfants une terre joyeuse. On y achète à bas prix des jouets ingénieux : les friandises saines y abondent. Les enfants doivent à leurs parents la plus stricte obéissance, mais une vive affection unit tous les membres de la famille.

viennent sans que la liberté de leurs mouvements soit gênée par la moindre contrainte ; aussi bien, ils se gardent, donnant en cela l'exemple aux Européens, de dépouiller les arbres de leur abondante parure et de profaner par des coups de canif ou de sots griffonnages les superbes tombeaux des anciens Shoguns.

Au Japon comme ailleurs, les mœurs changent de jour en jour. Dans les villes, hélas ! le costume national des hommes et des femmes, si artistique et si beau, est déjà en partie supplanté par les laideurs qu'inventa l'esprit utilitaire de l'Occident. Le chapeau melon surmonte la tête naguère découverte ; le parapluie de drap ou de soie remplace le coquet parapluie en bambou et papier ; et même ne voit-on pas traîner dans de petites voitures d'osier ou de bambou les bébés que la sœur aînée ou la nourrice portaient jadis pittoresquement attachés sur leurs épaules? Mais, par bonheur, le temps et la mode respectent les arbres fleuris des temples, des jardins et des coteaux ; la vieillesse ne fait, semble-t-il, que rendre leurs teintes plus variées et vêtir plus richement leurs rameaux desséchés et souvent gainés de mousse. C'est dans ces bosquets que les amoureux venaient anciennement — et les campagnes connaissent encore cette coutume — suspendre aux branches lourdes de fleurs une copie de leurs vers,

offrande aux mignonnes *mousmés* errantes qui s'étonnaient avec une surprise bien jouée de déchiffrer là de pareils messages.

La fleur de prunier est chérie des Japonais ; ils admirent justement sa beauté frêle, son délicat parfum et sa précocité annonciatrice des beaux jours. « La famille, les amis changent et toujours changent, s'écrie un de leurs poètes ; les années passent vite ; mais toi, doux effluve de notre vénérable prunier, tu ne meurs jamais ». Et de fait, l'antiquité chenue de certains pruniers géants paraît contenir une promesse de fécondité éternellement exubérante.

Un peu plus tard dans l'année, le Japon devient un vaste jardin fleuri. La fleur de prunier n'a pas encore entièrement disparu, mais à sa beauté se mêlent d'autres beautés : ce ne sont partout que magnolias, camélias, arbres nains en pleine floraison, qui le disputent en magnificence à la blanche et exquise *Pyrus japonica*.

Le camélia d'Angleterre aurait pauvre allure, vraiment, aux côtés de son frère japonais. Dans presque tous les lieux abrités, le regard se pose avec ravissement sur d'énormes arbres dont des myriades de fleurs blanches, rouges ou bigarrées piquent le feuillage luisant et sombre. Ils croissent au bord de la route, et le vent chasse leurs

Sans Copyright (Underwood & U.) *London & New York*

UNE MAJESTUEUSE AVENUE DE CRYPTOMÉRIAS

Très vieille route conduisant de Tokio jusqu'aux temples sacrés des *Shoguns*. Les hommes qu'on aperçoit sont des travailleurs. La personne qui occupe la *jinriksha* est de la classe aisée.

pétales écarlates ou neigeux le long des haies, où ils s'amoncellent ; et les ruisselets qui coulent au flanc des collines pour aller rejoindre les fleuves ou la mer emportent des flottilles de minuscules bateaux rouges et blancs, car leur forme incurvée permet à ces pétales de glisser sur une distance de plusieurs milles à la surface des eaux avant de sombrer.

Dès la fin de mars, tous les jardins se couvrent de fleurs. Il en surgit chaque jour de nouvelles. Voici, répandus à profusion, les daphnés embaumés, aux fleurettes roses et blanches ; le *mitsumata*, ou plante à papier japonaise, avec ses boules dorées ; le somptueux *kaido*, qu'on appelle aussi « fleur noble », et qui est chérie à la fois des jeunes filles, des artistes et des poètes ; puis les variétés de *pyrus* blanches, roses et cramoisies, qui font la gloire des jardins....

La fleur de cerisier vient avec le mois d'avril ; elle a vite aboli le souvenir des jours mornes et sombres, des vents froids et de la pluie d'hiver. Il n'est pas jusqu'à Tokio, cette ville immense, qui ne devienne alors un lieu charmant. L'herbe des jardins et des parcs a repris sa verte fraîcheur ; les cerisiers s'alourdissent d'une épaisse floraison dont la teinte rose et blanche se mêle à la nuance écarlate des pêchers ; sur la pente des collines, les érables

bourgeonnent et mettent une note cramoisie parmi la verdure. Les plantes fleuries foisonnent, mais c'est à la fleur de cerisier que va la tendresse des Japonais en ce temps de l'année. La nature a étalé sous les arbres un tapis blanc et rose ; comme le dirait un poète du Japon : « Un nuage couleur de nacre tombe du ciel ensoleillé ».

La fête du cerisier fleuri déchaîne la joie populaire. Toutes les gentilles *mousmés*, toutes les femmes se drapent dans leur plus beau *kimono* et nouent leur plus riche *obi* (1), pour aller admirer les arbres chers. On fête avec plus ou moins de pompe le merveilleux cerisier dans toutes les parties du pays. A Tokio, le Parc de Shiba est encombré d'une multitude rieuse et gaie qui, de l'aurore au coucher du soleil, se divertit en des ébats naïfs. Peut-être — qui sait? — les esprits bienveillants des ancêtres qui, aux siècles écoulés, plantèrent les arbres dont la parure ravit tant d'âmes ingénues daignent-ils visiter de nouveau la terre ; peut-être ces doux fantômes quittent-ils en pleine nuit leurs tombeaux vénérables pour venir, avec un étonnement discret et falot, fouler le tapis moelleux de pétales tombés sous les arbres !

« Bénis soient ceux qui ont planté les cerisiers ! » Qui-

(1) Ceinture.

Stereo Copyright, Underwood & U. *Leavitt & New-York.*

UN PIQUE-NIQUE SOUS LE CERISIER FLEURI, A KIOTO

Cette famille appartient à la classe moyenne. Le thé, naturellement, ne manque pas; non plus, sans doute, que les gâteaux de riz sucrés, car le Japonais a le goût des chatteries.

conque ressentit à les contempler une émotion joyeuse ne manquera point de s'associer au vœu qu'exprime ce dicton japonais. Et le peuple, après avoir aimé les fleurs vivantes, s'afflige aussi de leur mort : « Sait-on si les douces ondées printanières ne sont point les larmes d'un ciel attristé? » dit un de ses poètes qui chante l'exquise mélancolie des pétales flétris et dispersés.

La saison du cerisier fleuri est encore la saison des « visites de fleurs », ces rites sociaux inspirés par une pensée délicate et particuliers à la race japonaise. Si les habitants des villes apprennent que, dans certains villages éloignés, il y a des cerisiers chargés d'une floraison tardive, ils en profitent volontiers pour s'y rendre en excursion.

La fleur de cerisier est suivie de près par la gracieuse glycine, qui drape les passerelles des parcs et des campagnes, les balcons des maisons de thé et le treillis des jardins dans une parure de guirlandes violettes comme le lilas. L'exubérante glycine règne pendant une brève période sur les jardins et les demeures, et c'est elle qui donne aux jardins du temple de Kameïdo une splendeur étonnante.

Puis apparaît un tel essaim de fleurs qu'à les citer toutes on dresserait un véritable catalogue. Les princi-

pales sont l'ancolie, le sabot de la Vierge, le magnolia pourpre et la somptueuse pivoine géante.

Après celles-ci viennent les iris, dont les belles fleurs passent pour fournir un charme efficace contre tous les esprits méchants. Les baigneurs trouvent de l'eau d'iris dans les maisons de bain, et les gens superstitieux suspendent, avec un geste de foi naïve, des bouquets de feuilles et de fleurs d'iris aux branches d'arbres qui forment la toiture. La fête de l'iris se célèbre au mois de mai, en même temps que celle des jeunes garçons. Autrefois les gamins faisaient des cordes avec les tiges fleuries de l'iris, et ils en frappaient le sol comme avec des cordes à sauter, pour chasser loin de la fête les mauvais démons. Il semble qu'aujourd'hui ce rite disparaisse, sauf en des villages retirés où survivent bien des superstitions d'une saveur archaïque et parfois d'une émouvante beauté.

Le plein été amène les roses, la barbe de chèvre, la frêle clématite, les asphodèles enchanteurs ; tandis que l'iris s'attarde encore aux berges des ruisseaux ou des mares et sur les talus qui courent le long des maisonnettes rustiques. Et voici l'hydrangée, majestueuse et raide, mais d'une nuance fine ; le *himé yuri*, ou « lis-demoiselle » ; le « lis-roue » ; le *Diospyros kaki* aux fleurs dorées, dont le fruit est si recherché en automne.

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New York*

SOUS LES FLEURS DE GLYCINE, DANS UN JARDIN DE TOKIO

Le pont est à deux étages. La partie qui s'élève en voûte est pourvue de marches.

Au cœur de l'été, tous les Japonais qui peuvent fuir la ville se réfugient dans les collines, où flamboient les lourdes grappes de l'azalée écarlate. Cette fleur si souvent chantée par les poètes forme, tant dans la prose que dans la poésie japonaise, le centre de toute une broderie d'images surannées et charmantes. Ainsi un auteur dit au sujet des collines qu'il avait contemplées : « Il me parut que la déesse Sao-hime, l'esprit des montagnes, avait passé par là, et que mes yeux entrevoyaient les plis écarlates de sa robe traînante ».

Plus tard dans l'année, alors que les érables des coteaux vont revêtir leur splendeur automnale, la troupe coloriée des fleurs s'enrichit d'une foule de beautés nouvelles qui sollicitent louange et admiration : — la « plante-chandelle », blanche comme neige et fière de l'élégance de ses épis ; le *lilium auratum* aux têtes énormes ; le *lilium speciosum,* à fleurs roses, et beaucoup d'autres. C'est maintenant que les lacs et les étangs s'émaillent de fleurs de lotus. Cette belle fleur rose et blanche, qui est pour les Japonais l'emblème de la pureté, croît sur des tiges dont les racines plongent dans la vase ; elle s'orne d'un entourage de larges feuilles aux formes harmonieuses et dont la partie inférieure, d'un ton bleu pâle, brille au clair de lune comme un miroir d'acier.

A ces fleurs succèdent les magnificences du souci, de l'hibiscus, de la crête de coq. Mais le couronnement de l'année vient avec le chrysanthème, cette joie des yeux. Le chrysanthème est le dernier des « quatre gentilshommes », pour employer l'expression japonaise ; les trois autres sont *moumé*, la prune ; *ran*, l'orchis ; *také*, le bambou. Les jardins regorgent de chrysanthèmes, et, tout le long des rues, les marchands de fleurs en portent des charges sur des plateaux suspendus par des tiges de bambou à l'extrémité d'une longue perche. La fête du chrysanthème est l'apothéose de la science et de l'art du jardinier, de cet art merveilleux et pour ainsi dire mystique qui sait faire produire à un seul plant plusieurs centaines de fleurs. Et quel autre qu'un Japonais pourrait tirer d'aussi heureux effets de cette plante remarquable par sa valeur décorative?...

« Quand les fleurs sont rares, on apprécie mieux les arbres », proclame un dicton local. Pour juger de l'habileté infinie qu'exige une culture pareille, il suffit d'examiner l' « arbre-jonque » de notre gravure ; c'est un curieux spécimen de cette nombreuse espèce d'arbres étrangement contournés où éclate la longue et minutieuse patience des Japonais. Ils ont des jardins tout remplis d'une ménagerie d'animaux dont les formes prennent la

Stereo Copyright Underwood & U. *London & New-York.*

UN PIN AUQUEL ON A FAIT PRENDRE LA FORME D'UN BATEAU

Les bâtiments font partie d'un monastère bouddhique. Le jardinier qui commença cette œuvre d'art compliquée, il y a quelque deux cents ans, était un prêtre, et son œuvre a été continuée par tous ses successeurs. Une charpente de bambou empêche les déformations.

nuit, parmi les ombres bleues, un aspect terrifiant, et l'on ne peut qu'admirer l'audace du jardinier à qui tel chef-d'œuvre fantastique coûta peut-être une vie entière de travail.

Cependant, l'esprit du voyageur ne garde que l'éblouissante vision des fleurs adorables, des fleurs auxquelles, si l'on en croit le peuple, fut confiée une mission de joie et de beauté ici-bas, auprès des mortels insouciants.

A BATONS ROMPUS

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New-York.*

O-HAYO (BONJOUR)

Deux jolies *geishas* se saluant dans le jardin d'un temple, à Kioto. Remarquez leurs galoches en forme de traîneaux; elles ne sont retenues que par les courroies serrant les orteils.

CHAPITRE II

A BÂTONS ROMPUS

Bizarreries de la langue japonaise. — L'aimable visiteur. — Dîners et menus. — La baignoire omniprésente. — L' « honorable » lit. — Une nuit japonaise et ses « esprits ». — Une aurore japonaise.

La Nature, ou la Destinée — dites comme il vous plaira — eut certes un bien étrange caprice le jour où elle consacra l'union d'un idiome des plus compliqués avec une race éminemment simple dans son genre de vie et dans ses émotions, sinon dans son intelligence. Les défauts et les difficultés de la langue allemande, que Mark Twain nous dépeint avec tant d'éloquence dans sa « Promenade à l'étranger », ne rappellent que de loin

les enchevêtrements du japonais écrit et même parlé. On ne peut apprendre l'alphabet, au sens où nous entendons ce terme, parce qu'il n'y a pas d'alphabet. Il est remplacé par deux séries de syllabes, et celle qui sert couramment s'écrit de six manières différentes. Mais, hélas ! l'audacieux « diable » étranger qui vise à posséder la langue n'est pas au bout de ses peines. Avant de pouvoir déchiffrer le *Jiji Shimpo* ou tout autre journal, il lui faudra s'assimiler la bagatelle de trois ou quatre mille idéogrammes. Pour achever de le confondre — je le sus naguère par un ami que cette étude avait un peu rebuté — on lui démontre qu'un Japonais ordinaire sait écrire ces idéogrammes de deux façons différentes et que les personnes instruites font usage de variantes multiples. Les idéogrammes peuvent, en outre, avoir plusieurs significations, dont chacune est déterminée par le contexte. Enfin, suprême obstacle aux progrès de l'étudiant, la plupart des livres et des journaux attestent le sans-gêne de l'auteur, de l'imprimeur, du rédacteur en chef japonais, qui modifient au gré de leur fantaisie ces innombrables et multiformes caractères.

La langue parlée, il est vrai, présente moins de difficultés, mais seulement par comparaison. Il n'y a en réalité que deux parties du discours, le verbe et le nom. L'un et

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New-York.*

VOYAGEURS OBSERVANT UNE ÉRUPTION DU VOLCAN ASO-SAN

Ce volcan est le plus grand du monde entier ; le cratère mesure 22 kilomètres et demi de diamètre. La boue rouge qui sort du volcan guérit les rhumatismes.

l'autre, toutefois, se prêtent aux combinaisons les plus embrouillées et les plus invraisemblables, comme l'on pourrait vite s'en convaincre à parcourir le « Manuel pour apprendre le japonais sans larmes », s'il existait (1). C'est que les « cercles » de la pensée japonaise ne ressemblent point à ceux de la pensée européenne ; aussi l'expression des idées même les plus simples tend-elle à s'empêtrer dans une phraséologie ahurissante et apparemment vide de sens.

Dès l'instant où il commence à balbutier ses premiers mots, le petit Japonais reçoit une éducation qui diffère totalement de la nôtre. Dans la gamme des expressions japonaises ne figure aucun pronom. « Je » et « vous » n'ont point d'existence réelle : l'*idée* qu'ils évoquent dans l'esprit est représentée par une locution. Quand il parle de lui-même, l'idée qui vient à l'esprit d'un Japonais est celle de suffisance ou d'égoïsme : il emploie donc le mot *watakoushi*, lequel signifie : égoïsme. Mais lorsqu'il s'adresse à vous, son hôte, il délaye l'idée exprimée par le simple

(1) Allusion aux titres prometteurs de certains manuels publiés en Angleterre : « French and German without tears », « le Français et l'Allemand appris sans larmes ». Ces manuels ont leurs équivalents en France, mais portent un autre titre : « L'Anglais appris sans maître, en vingt leçons ». (Note du trad.)

pronom dans cette périphrase : « le très honorable côté » ; ce qui implique une allusion — peu compréhensible pour un Occidental — au lieu où vous vous trouvez, et qui doit être la place d'honneur, c'est-à-dire le « côté honorable » de la chambre.

L'emploi de ce que nous entendîmes un jour appeler assez justement le « pronom convoluté » n'est, on s'en doute sans peine, qu'un jeu d'enfant si on lui compare la construction d'une phrase entière en langue japonaise. On a décrit, dans un ouvrage sérieux et instructif sur le « Japonais parlé », les tournures entortillées de cette langue avec une clarté surprenante et parfois humoristique. Nous lui emprunterons un seul exemple, qui prouvera, mieux que toutes les explications, les qualités merveilleuses du dialecte que la Providence a octroyé à ce peuple d'Extrême-Orient.

Les Japonais, et ce trait a vivement frappé tous les voyageurs, ont le goût de la propreté. S'ils veulent énoncer l'impossibilité où ils se trouvent de faire leurs ablutions, ils disent à peu près ceci : « Arau koto mo dekimasen deshita » ; ce qui, rendu littéralement, signifie : « Laver acte près vient pas n'était ». L'idée est donc entièrement obscurcie. Qu'il était plus simple de dire : « Je ne puis me laver les mains » !

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New-York*

DAME JAPONAISE TRAVERSANT LA RIVIÈRE DAIYA, PRES DE NIKKO

Des milliers de Japonais visitent chaque année cette province pour y admirer le superbe paysage de montagne, ou pour prier devant les châsses antiques. — Remarquez la posture gênée de la jeune fille, assise sur ses talons dans la « chaise de montagne ». Ce mode de transport paraît intolérable aux Européens.

S'agit-il d'une visite de cérémonie, le langage qu'on y tient est non moins amphigourique. « Entrez, je vous prie », se métamorphose en : « Daignez honorablement entrer dans maison indigne » (ou tout autre adjectif d'allure péjorative). « Asseyez-vous » devient : « Condescendez honorable repos de prendre ».

Il convient d'ajouter que le Japonais ne se croit pas toujours obligé de vous informer que le repos qu'il vous offre est « indigne », « méprisable », ou « ne vaut pas d'être remarqué ». Ce sont là façons de parler qui témoignent d'un état d'esprit spécial. L'Espagnol vous déclare, sans la moindre conviction, que tout chez lui est à votre service et même vous appartient. L'urbanité, qui est en Espagne une parade et l'une des formes de l'orgueil, est au Japon la résultante du génie artistique de la race. Le Japonais est poli parce qu'il est artiste. Sa vie intime est réglée par un exquis cérémonial, qui orne les visites, les réunions de thé, même les attitudes de l'hôte offrant à son invité un « honorable lit » ; et les diverses phases de l'existence japonaise, où la banalité n'exclut pas la recherche et où la grâce étudiée s'harmonise si bien avec la nature presque immatérielle des logis, trouvent dans ce cérémonial fleuri une expression adéquate. Aussi l'Européen ne juge-t-il point ridicules les prosternements d'hôtes

âgés, ni choquantes les salutations des *geishas* qui vous accueillent dans les maisons de thé en frappant leur front délicat contre les nattes immaculées.

Le visiteur japonais ne semble jamais pressé de s'en aller. La fuite des heures ne laisse pas d'empreinte dans son esprit docile aux lois de l'étiquette. Et d'abord, ne faut-il pas un certain temps pour se présenter et saluer une dizaine de fois? Ce rite accompli, le visiteur s'asseoit à l'aise sur le parquet ou sur un *zabuton* (coussin), et il n'y a plus la moindre raison pour qu'il se hâte de partir.

Un Japonais reçoit avec plaisir le visiteur qui, venu l'après-midi, reste jusqu'à une heure avancée de la nuit et s'en retourne à travers la campagne à la lueur falote de lanternes en papier mollement balancées sur des perches de bambou. L'hôte d'aujourd'hui prendra sa revanche avec joie ; il viendra tôt, lui aussi, et ne quittera la demeure de son ami qu'après un repas ou deux. On ne saurait, sans grossièreté, laisser entendre à un Japonais que les modes occidentales interdisent de prolonger une visite commencée un peu avant l'aurore jusqu'aux limites extrêmes du jour, et il vaut toujours mieux user de ruse. Mais elles doivent bien flétrir la cruauté d'une pareille coutume, les petites gens polies qui vous dévisagent si

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New-York.*

UN CANAL PRESQUE AU CENTRE DE TOKIO

Les bateliers au service des différentes maisons de commerce portent souvent des habits de coton où s'étalent, en caractères flamboyants et décoratifs, les noms des propriétaires.

volontiers, et qui consentent, pour vous être agréables, à manger tout le long du jour d'énormes quantités de biscuits et même à boire le mauvais whisky que l'on importe quelquefois au Japon ! La formule commode, quoique souvent mensongère, qui sert à informer les visiteurs, en Occident, que « Madame n'est pas là » n'a point d'équivalent dans ce pays de politesse souveraine, où l'on n'a d'autre ressource, pour échapper aux fâcheux, que de fuir la maison ; et encore, quand on rentre furtivement chez soi, trouve-t-on de patients visiteurs qui attendent votre « honorable retour » !

Il n'est rien qui diffère plus d'un repas anglais qu'un repas japonais. S'il y a des tables chez votre hôte (l'usage en est peu répandu, même dans les familles converties aux idées européennes), elles sont très basses et assez semblables à des tabourets. En général, le repas est servi sur les nattes, dont la propreté est toujours parfaite, et les divers plats reposent sur des plateaux de laque. Le riz tient une grande place dans l'alimentation ; on l'enferme habituellement dans un barillet en bois cerclé de métal. De jolis bols de laque ou de porcelaine contiennent toutes les bizarres friandises qui enchantent le goût japonais, mais qui intriguent le palais des Européens par leur saveur mystérieuse : — minuscules poissons vivants ;

satsuma imo (pommes de terre sucrées) ; *yoku ebi* (crevettes) ; *suika* (melon d'eau) ; *ichijiku* (figues) ; *kashi* (gâteaux) ; haricots et pruneaux confits, et une multitude d'autres plats aussi peu substantiels. Évidemment, le thé ne manque pas : c'est une légère infusion qui n'est pas toujours faite avec de l'eau absolument bouillante, et qu'on ne laisse jamais devenir âcre et forte. Le thé « à l'étuvée » est chose inconnue au Japon, sauf dans les ménages européens ; le thé indigène a rarement une teinte plus accusée que celle d'un cognac pâle (1).

La préparation du thé dans une *chaya* (maison de thé) est un art véritable. Le service est un rite gracieux et joli : de petites *geishas* à la démarche silencieuse vous tendent des tasses minuscules avec de menues révérences et courbettes ; et si vous pouvez acheter ce luxe, ou si le propriétaire vous veut du bien, vous buvez le thé au son plaintif et nasillard des *samisen* (2), qu'accompagne le sourd glissement, sur les nattes, des pieds de la danseuse vêtus de *tabi* (3).

(1) Les Anglais appellent « stewed tea », thé à l'étuvée, du thé qu'on a laissé infuser très longtemps et qui a pris une saveur âcre. (Note du trad.)

(2) Sorte de violon.

(3) Chaussettes de coton blanc, avec doigts séparés. (Note de l'auteur.)

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New-York.*

GEISHAS A DINER DANS UNE MAISON DE THÉ

Elles sont assises sur des coussins plats. Souvent, et c'est ici le cas, il n'y a pas de table. Le baquet, en bois cerclé de cuivre, renferme du riz bouilli ; les bols sont pour la soupe ; les petits plats contiennent du poisson bouilli, des légumes ou des gâteaux de riz.

Qui ne prend pas au moins un bain chaque jour ne saurait là-bas garder le respect de soi-même. Les Japonais, eux, en prennent volontiers plusieurs. Dans certaines provinces, le bain a encore plus ou moins, malgré l'invasion des idées occidentales, le caractère d'une cérémonie publique, et maint village choisit ce moment-là pour l'échange de confidences entre voisins. On traîne les bassins jusque sur le seuil des maisons, puis les baigneurs s'y accroupissent pour bavarder, pour mijoter, ou pour somnoler, suivant la nature de chacun.

Tard dans l'après-midi, on aperçoit à presque toutes les portes le *furo*, ou bassin de toilette en bois ; c'est généralement une cuve de forme ovale, reliée parfois à un fourneau qui chauffe l'eau sur place. Et dans toutes ces baignoires sont assis des Japonais, jeunes ou vieux, commérant et cuisant dans leur peau. Par-dessus le bord du bassin, qui a environ 50 centimètres de profondeur, apparaissent, à demi voilées par la vapeur, les épaules dodues de quelque charmante *mousmé*, ou les épaules ridées de sa mère ou de sa grand'mère ; le visage espiègle d'un adolescent, ou la caboche grisonnante du « père » du village. Au passage de l'étranger, le baigneur, pour mieux voir, se met debout et, tel un lutin ou un génie

enguirlandé de vapeur bleuâtre, il contemple le passant d'un œil doucement étonné.

De pareils spectacles déconcertent tout d'abord le « griffon », c'est-à-dire l'étranger nouvellement débarqué. Mais on se fait vite à ce monde renversé, et l'on constate que, si l'heure du bain est marquée par autant de cérémonial qu'à Ostende, elle est aussi marquée par plus de naturel. Êtes-vous invité chez un particulier, cela ne vous empêche pas de prendre un bain ; vous en serez même prié par votre hôte, qui chargera une servante de veiller à ce qu'il ne vous manque rien.

Vous devrez attendre que votre épiderme soit suffisamment durci avant de pouvoir goûter les joies d'un vrai bain « chaud » japonais. Pour un indigène, une eau à la température de 35° C. est tout juste tiède. Pour un Européen, elle est plus que chaude. Beaucoup de Japonais, si incroyable que cela semble, supportent aisément une température de 51° à 55° C., qu'un Occidental trouverait fort peu engageante. Il est bon, en cette matière, de se hâter lentement ; insistez, dès la première séance, pour qu'on prenne la température de l'eau et qu'on place la baignoire dans votre chambre, non pas dans la rue ou sous la véranda !

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New-York.*

TROIS JEUNES JAPONAISES DANS L'AVENUE DES BAMBOUS, A KIOTO

C'est la plus belle avenue de ce genre qui soit au Japon.

On ne peut dire en toute vérité, au Japon, que l'on *va* se coucher, car c'est plutôt le lit qui *vient* à vous. Une chambre à coucher japonaise ne présente, à première vue, aucun des caractères qui signalent une pièce de ce genre en Europe. Elle est, en règle à peu près invariable, pure de taches, et l'air y circule abondamment ; mais elle ne renferme pas de literie apparente. C'est que l'« honorable lit » repose, enroulé proprement, au creux du *fukuro dana*, ou armoire, qui se cache derrière un panneau glissant dans le mur. Son apparition n'a d'ailleurs rien d'imposant. Les *tatami*, ou paillasses, avec leur couverture de bambou finement tressé que l'on étend d'ordinaire sur les parquets, forment la base du lit. Là-dessus on pose les *futon* (couvertures piquées, épaisses et douces), puis l'on vous invite à endosser le *yaju*, ou *futon* de dessus, garni de manches et pareil à un *kimono* bien rembourré, et à chercher l'« honorable repos ». Par le temps froid, une autre courte-pointe complète l'équipement.

S'il vous faut un oreiller, ou s'il s'agit d'une Japonaise, dont la coiffure veut être ménagée, on apporte le *makura* : c'est un support en bois avec une entaille arrondie qui s'adapte au cou et qui rappelle, en petit, le billot où jadis l'exécuteur conviait la victime à poser sa tête. Malgré le petit sac de son ou les rouleaux de papier soyeux dont on

le matelasse et que l'on change tous les jours, le *makura* ne procure à d'autres qu'aux indigènes ni repos ni confort. L'Européen qui persiste à s'en servir s'éveille le cou si raide qu'il souhaiterait d'y avoir une charnière, et parfois si douloureux qu'il subirait avec joie la décapitation. Mais le *makura* est un mal nécessaire pour la Japonaise, qui ne se soucie point de toucher à l'harmonieux édifice de sa coiffure. Et puis, elle y est dès longtemps habituée.

Certains *makuras* sont de véritables objets d'art, faits en bois d'acacia et ornés de splendides incrustations. La plupart sont creux et renferment une cachette pour le tabac consolateur, qui est coupé excessivement fin, mais trop doux au gré de l'Européen. Il est rare aussi qu'à la tête du « lit » on ne voie pas la petite boîte en bois contenant le *hibachi* ou réchaud de cuivre, avec son charbon brûlant qui sert à allumer une pipe lilliputienne appelée *kiseru*. Pendant la saison des moustiques, on suspend au toit une *kaya*, dont les mailles serrées permettront sans doute à l'hôte fatigué de braver le « méchant insecte ».

Il est sage d'avoir une veilleuse si l'on n'est pas accoutumé aux bruits fantastiques d'une nuit japonaise et d'une maison japonaise, alors que, en été, le bois de la charpente

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New-York.*

JEUNE FILLE DORMANT ENTRE DES COUVERTURES OUATÉES, UN OREILLER DE BOIS SOUS LA TÊTE

C'est une *geisha*. Elle se sert du support en bois pour ne pas déranger l'harmonie de sa coiffure construite avec art. Remarquez le service à thé, ainsi que la boîte à tabac avec une pipe posée en travers. La boîte surmontée d'un écran à quatre faces carrées en papier durci est une veilleuse.

commence à se refroidir et à crier dès les premières heures du matin. Cette veilleuse est une invention primitive, mais utile ; elle se compose d'une boîte surmontée d'un écran à quatre faces en papier durci. On met dans la boîte un vase minuscule qui contient l'huile et une mèche en papier attachée à un flotteur : la douce lumière qui s'en échappe rayonne à travers les côtés transparents. Une lampe aussi fragile risque d'effrayer les gens qui ont le sommeil léger, car le papier qui garnit les côtés, très fortement tendu, résonne sans trêve, telle la peau d'un tambour battant le réveil, sous le choc d'innombrables papillons, de scarabées, et de menus insectes aux ailes duvetées.

La première nuit que passe dans une maison japonaise l'étranger venu d'Occident le remplit d'un malaise inexprimable. Les vents du ciel ne vont-ils pas emporter la frêle demeure, avec ses *shoji* ou fenêtres de papier durci et ses *karakami* guère plus solides? Vienne une bouffée de vent plus forte que la douce brise qui berce au dehors la glycine ou soupire parmi les cryptomérias, et l'on pourrait bien, la maison envolée Dieu sait où, n'avoir plus pour abri que le bleu sombre de la voûte céleste piquée d'étoiles.

La plupart des murs, tant extérieurs qu'intérieurs,

des maisons japonaises sont de simples panneaux glissant dans des coulisses. Ils ne peuvent résister aux effets de la chaleur, qui fait gauchir les matériaux, ou à ceux de la pluie, qui les fait gonfler. Les légères secousses sismiques leur donnent bientôt du jeu et les détraquent (les tremblements de terre sérieux ne laissent que peu de chose debout), et alors gare aux gémissements sinistres en pleine nuit !

Au dire d'une jeune Américaine, la maison japonaise est un carton à chapeau dans le jour et un refuge d'esprits falots dans la nuit. Il est certain qu'on pourrait consacrer tout un chapitre à décrire les bruits qui hantent la demeure d'un Japonais après le crépuscule. Les cris aigus des *nidzumi*, ou souris ; les chocs sourds des gros papillons aux ailes soyeuses ; la galopade effrénée, sur les poutres de la toiture, des rats montés du sous-sol, leur séjour habitnəl ; le chant des cigales ; les plaintes de la charpente de bois qui se refroidit et qui semble s'étirer et frissonner comme une créature humaine : tout cela forme un orchestre dont les exécutants sont, pour l'étranger attentif et pris d'insomnie, autant d'esprits inquiets.

Mais toute sensation de malaise disparaît au matin. On rouvre *shoji* et *karakami*, et la belle lumière rose d'une aurore japonaise entre à flots. La nature enfin éveillée

Stereo Copyright, Underwood & U *London & New York.*

CHEMIN DE PIERRES A TRAVERS LE PETIT LAC DE KUMAMATO

Les jeunes filles sont des *nesans*. — servantes d'une maison de thé proche. Ce sont des filles d'artisans. Le lac, artificiel et peu profond, est orné de pierres pittoresquement disposées. A l'arrière-plan, on voit une reproduction de la montagne sacrée de Fujiyama.

revêt les collines, les vallées et les champs d'une grâce indéfinissable. Adieu les bruits lugubres des heures sombres! Les fleurs peuvent-elles être habitées par d'autres esprits que des génies bienveillants?

LA VIE DE FAMILLE AU JAPON

Stereo Copyright, Underwood & U. London & New-York.

JEUNES FILLES JAPONAISES EN *JINRIKSHA*

Une promenade dans le vieux parc de Nara.

CHAPITRE III

LA VIE DE FAMILLE AU JAPON

La vie intime des Japonais. — L'art de la décoration florale. — « Le devoir entier des femmes ». — L'éducation japonaise. — La jeune fille japonaise.

La vie de famille au Japon s'inspire, à beaucoup d'égards, des mêmes principes qu'en Europe. Les maisons ont beau être à ce point fragiles que l'hôte étranger hésite à y voir des logis permanents, un court séjour dans le pays suffit à le convaincre que l'amour du foyer fleurit dans les cœurs japonais autant que dans les nôtres.

Les Occidentaux regrettent que la maison japonaise soit

assez peu garnie d'objets mobiliers. C'est que le maître aime mieux prouver sa tendresse par le soin qu'il met à en décorer l'intérieur et l'extérieur. Partout s'épanouissent des fleurs exquises : dans le jardin, petit ou grand, qui égaie le devant de la demeure ; dans des pots et des caisses sous la véranda ; dans les chambres enfin.... Peu de tableaux sur les murs, qui prennent ainsi, à première vue, un aspect de nudité froide. Toutefois, la plupart des habitations riches s'ornent de *kakemonos*, longues bannières où un excellent artiste a tracé, d'un pinceau sobre et impeccable, soit un vol de cigognes, soit une jolie branche d'érable, soit des tiges de chrysanthèmes. Il est peu de maisons qui n'abritent, dans le réduit consacré au dieu de la famille, au moins un tableau de ce genre.

Certaines habitations japonaises sont aujourd'hui, hélas ! tapissées avec du papier importé d'Europe. Il en résulte un effet des plus choquants ; mais il n'en va pas de même quand on emploie les papiers indigènes, dont le dessin est parfois très artistique. Ajoutons cependant que l'industrie du papier peint est encore dans son enfance au Japon. Puisse-t-elle ne pas croître de longtemps, à moins que ce ne soit pour instruire les peuples occidentaux dans l'art de la décoration à la fois simple et puissante !

Il faut avant tout des fleurs, des ramilles d'érable, de

Stereo Copyright, Underwood & U. *Lond. & N. Y. New-York.*

UN MAGNIFIQUE JARDIN PRIVÉ

L'homme est M. Namikawa; il est connu dans le monde entier pour avoir perfectionné l'art du cloisonné. Sa femme est assise près de lui, tandis que sa fille donne à manger aux carpes d'un étang proche de la maison.

pin et de bambou au Japonais soucieux d'embellir sa demeure. Aussi les enfants, principalement les filles, doivent-ils apprendre, dès le plus jeune âge, à disposer fleurs et feuillage suivant la mode japonaise. Regardez ce menu bambin qui s'essaie à composer avec des fleurs un ensemble décoratif ; il vous donnera une leçon de patience infinie et vous prouvera par son exemple que l'éducation artistique ne commence jamais trop tôt. Le Japonais ne s'en remet pas aux caprices du hasard ; il se fie moins encore aux charmes d'un prétendu « beau désordre ». Il s'ensuit que le dessin, bien étudié, a une remarquable valeur décorative. Un rameau doit tomber juste ici, une fleur s'ouvrir juste là, pour compléter l'effet que l'artiste veut à tout prix réaliser.

Si les moyens employés pour atteindre le but exigent une attention très minutieuse, les matériaux, en revanche, sont généralement des plus simples. On les trouve aussi bien au dehors qu'au dedans de la maison. Le jardinier japonais saura créer l'illusion d'une étendue sans bornes, coupée de bois ombreux, de vallées et de collines, par la disposition harmonieuse de quelques arbres, d'un étang infime, de trois ou quatre rochers, d'une lanterne de pierre rendue vénérable par un manteau de lichen aux nuances délicates, — tout cela sur un espace de terre qui,

chez nous, ferait une pelouse grande comme la main. Un tel homme donnerait vite au jardin d'une villa ordinaire de la banlieue de Londres qui aurait, par exemple, $7^{m}.50$ de long sur 5 mètres de large, l'aspect d'un domaine étendu et parfumé de fleurs.

Les Japonais possèdent tout autant de ressources en matière de décoration florale. Ils se contenteront d'une poignée de chrysanthèmes et d'une brindille de pin pour produire un sujet décoratif que l'Européen ne voudrait composer à moins d'avoir trois ou quatre fois plus de matériaux. Leur manière de traiter la fleur semble, comme leurs autres arts, révéler quatre qualités dominantes et caractéristiques de l'esprit japonais : la juste appréciation de l'espace, l'amour de la ligne, le goût de la mesure et, couronnement suprême, la finesse parfaite d'exécution. Les dessins japonais, à quelque usage qu'ils soient appliqués, se signalent toujours par un souci extrême de l'arrangement ; mais à les examiner de près, on découvre une absence constante de symétrie. On ne fabrique que peu d'objets par « paires » au Japon, et il arrive souvent que, même si la « paire » est exigée, les parties non essentielles se différencient par quelques minces détails. Les objets sont appariés en ce sens qu'ils portent le même nom ; ils varient légèrement dans la forme et le décor.

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New-York.*

LA RUE PRINCIPALE D'IKAO, VILLAGE FAMEUX PAR SES SOURCES CHAUDES

Cette rue est formée de marches escaladant le flanc abrupt du mont Haruna. Près du sommet de la montagne est un lac bleu, qui occupe la place d'un ancien cratère. Des sources d'eau chaude jaillissent de toutes parts sur la montagne. La plupart des maisons qu'on voit renferment de grandes baignoires, où les Japonais malades viennent tremper leurs rhumatismes avec succès.

La vie de famille, au Japon, se complique de nombreuses visites à recevoir et à rendre. Il n'est point de meilleurs hôtes que les Japonais, qui s'évertuent à distraire leurs invités à tel point que l'ennui paraît être, là-bas, un mal inconnu. Rien ne diffère plus d'une réception européenne qu'une réception japonaise. En arrivant, les visiteurs indigènes enlèvent leurs *geta* (sabots), et les Européens leurs bottines ou leurs souliers. Cette coutume s'impose avec une rigueur si unanime que l'on peut quelquefois surprendre le regard furtif que jette le maître de céans vers les étrangers pour s'assurer qu'ils s'y sont conformés. Les courbettes les plus étudiées vous accueillent, et vous ne tardez pas à penser que le degré d'inclinaison a pour mesure l'estime départie à l'invité.

Dans quelques maisons, l'hôtesse vous charme par sa présence, mais elle n'en joue pas moins un rôle effacé, car le soin de divertir la société échoit généralement à des *geishas*, que l'on a engagées pour servir à table, et pour danser et chanter ensuite. Les visiteurs, assis sur des *zabuton*, ou chaises-coussins, sont conviés à fumer et à déguster le thé ou le *saké*. S'il s'agit d'un grand dîner ou d'une réception de gala, on sert des aliments plus substantiels, et les filles de la maison, avec une grâce délicate

et charmante, aident volontiers à faire circuler les plats.

Les grossiers plaisirs de la table une fois épuisés, les *geishas* entrent en scène. Votre hôte est-il riche, vous pourrez probablement admirer la voix et les gestes de quelques chanteuses et danseuses célèbres dont il aura loué les services. Ces *geishas* de haut rang ne paraissent aux regards qu'à l'instant où l'on a besoin d'elles pour récréer l'assistance. Les *karakami*, ou panneaux formant les murs, s'écartent en glissant doucement dans leurs coulisses : une silhouette gracieuse s'avance alors avec lenteur dans la salle, tel un immense papillon aux couleurs éclatantes. Deux musiciennes suivent la *geisha* ; elles accompagnent ses chants et jouent la musique de ses danses sur des instruments dépourvus d'harmonie. Ce n'est que dans les familles converties aux idées européennes que les filles ou l'épouse prennent une part active aux divertissements de la soirée.

La Japonaise, nous le répétons, joue aujourd'hui encore un rôle des plus effacés. On la tient pour un accessoire utile et nécessaire, plutôt que pour un ornement de la maison. Les coutumes de ce curieux pays, en effet, sont souvent à l'opposé des nôtres. Au début, on voit avec surprise les hommes avoir le pas sur les femmes en entrant ou en sortant, et dans beaucoup d'autres circonstances ;

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New York.*

GEISHAS JOUANT ET DANSANT

C'est là peut-être le divertissement le plus cher aux Japonais.

mais on s'accoutume vite à cet usage comme aux autres. Il ne faudrait pas en conclure que leur état de sujétion a dépouillé les femmes de tout charme et de toute dignité ; au contraire, il leur donne peut-être une grâce plus piquante aux yeux des voyageurs qui ont fréquenté les dames impérieuses enrôlées dans l'armée féministe de notre hémisphère.

Un fameux éducateur japonais a dit (en des termes évidemment moins simples) : « La femme a pour mission d'obéir ». Mieux encore, il existe un livre écrit par un sage du nom de Kaïbara et intitulé *Onna Daïgaku*, — en traduction libre : « Le Devoir entier des Femmes ». Est-ce parce qu'il les traite avec une extrême sévérité que les femmes le vénèrent tant? Il a beau leur enseigner qu'elles ne sont que vers de terre ; il a beau les morigéner comme si, les pauvres ! elles n'attendaient qu'une occasion pour commettre à la fois tous les péchés du décalogue japonais : il demeure l'évangile de toutes les femmes du Japon, qui ne se révoltent point contre sa doctrine et ne cherchent point à faire abroger les principes qu'il proclame.

Le *Onna Daïgaku* renferme des aphorismes comme ceux-ci : « Cœur vertueux a plus de prix chez une femme que beauté » ; — « Quand une méchante femme parle,

c'est pour se mettre au-dessus des autres ; ses paroles sont dures, et le ton de sa voix vulgaire » ; — « Les qualités qui conviennent le mieux à la femme sont l'obéissance douce, la chasteté, la compassion, la sérénité ». Et un autre livre, celui des *Petits Préceptes*, interdit à la femme les amitiés de rencontre ; elle n'a droit qu'à celles que commandent ses parents et, après le mariage, son époux.

Si rigide que soit le code de morale féminine édicté par le *Onna Daïgaku* et d'autres ouvrages, il ne produit, selon toute apparence, que d'admirables effets. Il est universellement admis, au Japon, que la jeune fille doit obéir à ses parents, la femme mariée à son époux, la veuve à ses fils. La Japonaise ne récrimine ni ne s'insurge contre cette loi ; elle accepte sa position sans un murmure et, autant qu'on en peut juger, elle ne sent pas le joug qui pèse sur ses épaules ; elle est presque toujours heureuse et contente, le visage éclairé d'un sourire pour ainsi dire *intérieur*, de cet étonnant sourire japonais dont l'expression reste indéfinissable.

Ce système de sujétion donne des résultats qui frappent vivement l'étranger. Évidemment, il s'appuie sur l'antique théorie qui restreint la mission de la femme en ce monde et que le Japon n'a pas encore répudiée. Les Japonaises

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New-York*

UN ARTISTE DES RUES AMUSANT LA FOULE

Ces artistes, pleins de malice et d'esprit, abondent au Japon. Ils font, en général, des jongleries et des tours de passe-passe, et leurs saillies provoquent dans l'auditoire des tempêtes de rires.

ont l'esprit de sacrifice ; elles doivent à cette vertu d'être les meilleures des épouses et des mères. Elles aiment à s'occuper elles-mêmes des soins du ménage, à confectionner leurs délicieux *kimonos* et les vêtements de toile ou de soie qu'elles portent en dessous. Sans doute, « ces *kimonos* ne vont pas à ravir », comme le disait un jour une jeune Américaine ; mais il est certain que l'élégance de la Japonaise, pour n'être pas *directe*, n'en est que plus subtile et plus troublante, et qu'elle se révèle jusque dans l'art, plus difficile qu'on ne croit, de nouer un *obi* avec goût.

Oku-sama, ou « l'honorable maîtresse de maison », surveille avec diligence ses servantes. L'économie domestique d'une maison japonaise est réglée de telle sorte qu'elle n'ait point à souffrir des fantaisies du hasard ou des mercenaires. Les servantes, d'autre part, sont laborieuses et remarquablement intelligentes ; elles portent à leurs maîtresses un réel intérêt, qu'elles leur témoignent par une application constante au travail. La simple bonne à tout faire, la petite « Marie-Anne » du ménage — car elle existe même au Japon — accepte avec joie les tâches ingrates qu'on lui confie ; jamais sa bonne humeur ni sa docilité ne sont en défaut. Quel contraste, vraiment, avec les ménages d'Angleterre, où un amour commun de l'indé-

pendance et du « progrès » oppose si souvent les servantes aux maîtresses !

Il n'est pas besoin de sonnettes dans une maison japonaise : le son perce aisément à travers les murs de papier, qui semblent faire l'office d'appareils téléphoniques. Veut-on appeler les domestiques ? Il suffit d'un battement de mains, que l'on renforce, si c'est nécessaire, par un appel lancé d'une voix haute. Selon un dicton japonais, « nul homme sage ne doit dire ses secrets dans une maison », et il faut convenir que la fragilité des murs ajoute au danger des confidences quand la pièce voisine est occupée.

Le père joue, au Japon, un rôle important dans la vie de famille. S'il appartient à la classe riche, ou si le souci des affaires lui laisse quelque répit, il se voue avec un tendre zèle à l'éducation de ses enfants. La vive affection qui unit tous les proches tend à leur rendre le milieu familial toujours plus cher. La piété filiale, nul ne l'ignore, est l'une des principales vertus inscrites dans le code de morale japonais ; elle a créé une race brave, persévérante, patriote, qui s'égale sans peine aux peuples occidentaux par le charme et la moralité de sa vie intime.

Stereo Copyright, Underwood & U. *Underwood & Underwood, New York.*

ILS CÉLÈBRENT LA FÊTE DE LEUR PREMIER EMPEREUR

A la tendresse avisée du père répond l'obéissance entière des fils et des filles. Grâce à cet esprit de soumission, le type de l'enfant gâté est inconnu. Et pourtant, le chef de famille, qu'il soit riche ou pauvre, n'est avare, ni de présents ni de surprises. Pour quelques sous, il peut acheter une brassée de jouets exquis et ingénieux qui enchantent le logis. Longtemps d'avance, et sans prévenir personne, il a réfléchi au choix qui convenait et à l'heure qui serait la plus propice pour offrir ses cadeaux.

Tous les Japonais, quels qu'ils soient, croient très fermement aux bienfaits de l'instruction, et le bourgeois, petit ou gros, s'inquiète à l'égal d'un Européen de l'avenir de ses fils et de la bonne éducation de ses filles.

Les maîtres qui ont enseigné de jeunes Japonais s'accordent à louer dans les termes les plus vifs le zèle et l'intelligence de leurs élèves, qui s'intéressent à leur travail et montrent le désir de « savoir ». Filles et garçons vont à l'école dès l'âge de six ans ; il en est même qui y vont plus tôt, et les garçons ont presque tous l'ambition de suivre plus tard les cours d'un collège universitaire. Dans bien des cas, les études d'un jeune homme ne s'achèvent qu'à sa vingt-huitième année ; aussi n'est-il pas étonnant que les Japonais soient ordinairement si instruits.

Le père de famille japonais accorde à la conduite et à l'assiduité de ses fils au collège une importance d'autant plus grande que ce sont les examens qui décident les questions de rang et ouvrent l'accès de la plupart des fonctions officielles. Chose curieuse, tous les membres de la famille prennent leur part du succès remporté par l'un d'eux ; la famille japonaise est une véritable petite république, et la fortune de l'un est également celle de l'autre. Cette solidarité idéale aurait peut-être en Europe quelques inconvénients, mais au Japon les effets en sont admirables.

Nous avons réservé pour la fin nos remarques sur la jeune fille japonaise, car, malgré qu'elle pèse moins que ses frères dans les plateaux de la balance sociale, elle attire et enchaîne le souvenir ému de ceux qui apprirent à la connaître. Rares sont les voyageurs pour qui s'est ouverte l'âme de la vraie Japonaise, — qui n'est pas celle des boutiques, des maisons de thé, des bazars, des lieux de plaisir, ni même celle qu'on voit dans la rue ou dans les jardins des temples, — mais quel voyageur fut jamais insensible à ses qualités de courtoisie et de douceur inaltérables ?

Les Européens auxquels l'Orient est le plus familier s'accordent à dire que, pour saisir tout l'attrait de la jeune

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New York.*

DOTOMBORI OU LA RUE DES THÉATRES, A OSAKA

Presque toutes les maisons de cette rue sont des théâtres ou autres lieux de plaisir.

Japonaise, il faut vivre au moins une année sous le même toit qu'elle. Ce n'est que lentement, à travers des phases successives, que son caractère se révèle dans toute sa beauté ; il semble même varier avec les saisons. Les types les plus aimables de jeunes filles se rencontrent peut-être dans certains grands villages que le chemin de fer n'a pas encore rattachés à la vie active des centres importants. Là, elle n'a pas subi l'influence des idées occidentales, elle est une pure Japonaise. En vertu de quelle loi mystérieuse cette créature de douceur, d'abnégation et de tact s'accommode-t-elle d'une existence dont nos jeunes Anglaises ou Américaines refuseraient de braver l'intolérable et grise monotonie ? Allez dire à nos jeunes filles d'Europe que sa séduction et sa sérénité enchanteresses lui viennent d'une éducation fondée sur l'obéissance, sur le respect aux vieillards, sur la piété filiale, et vous verrez quelle révolte vous accueillera.

Certains essais littéraires qui visent à dépeindre la vie de la jeune fille au Japon insistent trop sur le rôle de la *geisha*, pas assez sur celui de la mignonne petite *mousmé* et de l'écolière. Leur témoignage pèche donc par insuffisance et par inexactitude. La *geisha* tient sans contredit une grande place dans les diverses manifestations de la vie japonaise ; mais elle n'est pas tout. Et puis, — cruelle

déception pour les auteurs d'opérettes ! — sachez que jamais on ne la vend, avec ses cliques et ses claques, en même temps que la maison à laquelle elle est attachée.

Les types de jeunes filles abondent. Les plus amusants sont peut-être les drôles de petites sœurs qui portent leurs drôles de petits frères liés sur leur dos avec une courroie et qui fréquentent les cours et les jardins ombreux des temples ; ou encore les fillettes, à peine sorties de l'enfance, qui s'en vont à pas menus et mal assurés, sous des ombrelles de papier, couvant d'un œil rond de convoitise les merveilleuses sucreries des étalages, les superbes jouets sculptés dans le bois et vêtus de laque.

La vie d'une jeune Japonaise de la classe moyenne ne manque pas de sujets d'intérêt et de plaisirs simples qu'une Occidentale jugerait sans doute un peu fades. La Japonaise instruite a presque toujours le goût de la poésie, souvent elle est douée d'un pur talent poétique. La musique ajoute à cette joie d'autres joies, — c'est, du reste, une musique bizarre pour les oreilles étrangères que n'émeut point tout d'abord la mélodie où les filles du Japon vont puiser l'extase. — D'autre part, elles s'amusent et se passionnent aux fictions romanesques. Car il y a, au Japon,

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New York*

GRANDES SŒURS ET PETITS FRÈRES

Les jeunes Japonaises de la classe pauvre ne sont pas encore sorties de l'enfance qu'elles doivent déjà porter leurs petits frères et leurs petites sœurs liés sur leur dos avec des courroies. Ce fardeau ne les gêne en rien dans leurs jeux ni dans leurs travaux.

des romanciers dont les contes, pour paraître en vingt ou trente volumes, n'en sont pas moins très populaires. Beaucoup de femmes font métier d'écrire, et certaines ont acquis une renommée au moins égale à celle de Marie Corelli en Angleterre.

Des jeux de cartes et un jeu d'échecs appelé *go*, que l'on tient pour plus difficile que le jeu anglais, achèvent de distraire la jeune fille. Les gamines ont pour passe-temps la marelle, le volant et la raquette, les barres, colin-maillard (la joueuse qui porte le bandeau s'appelle *oni*, démon, ou esprit méchant) ; le *kitsuné*, ou renard, qui se joue avec une longue corde formant au centre un nœud coulant, à travers lequel une joueuse dite « le renard » tente de saisir un lot de bonbons ou de gâteaux, sans se laisser prendre dans l'anneau quand les autres tirent ferme sur les deux bouts de la corde ; les osselets, qui se jouent d'ailleurs, non avec des os, mais avec de petits sacs remplis de cailloux ou de sable, et bien d'autres jeux encore. Il en est qui sont communs aux garçons et aux filles ; d'autres sont plus en faveur chez tel sexe que chez l'autre.

La Japonaise, devenue grande fille, voit le mariage apporter dans son genre de vie un changement que goûteraient peu ses sœurs d'Europe. On ne la consulte pas sur

le choix d'un époux : elle doit accepter l'homme à qui son père la destine ou, plus exactement, le soupirant agréé par sa mère. Les Anglais n'apprendront pas sans surprise que les ménages heureux sont quand même très nombreux au Japon.... Le divorce semble pourtant menacer à chaque pas la petite épouse. Désobéit-elle? Fait-elle preuve d'incapacité culinaire, ou répugne-t-elle à préparer le riz selon le goût du maître? Parle-t-elle de celui-ci en termes irrespectueux? Est-elle simplement trop bavarde? Autant de raisons suffisantes pour justifier le renvoi chez ses parents de l'épouse désormais couverte d'une honte ineffaçable.

Là ne s'arrêtent point pour elle les désagréments du mariage. Malgré le *Onna Daïgaku* et les préceptes d'obéissance et d'abnégation qu'on n'a cessé de lui inculquer, plus d'une mignonne *mousmé*, on le croira sans peine, accueille avec un regret poignant, mais excusable, le jour où son mariage lui interdit pour l'avenir tout souci d'élégance personnelle. C'est qu'en effet les maris jaloux — le Japon connaît aussi cette engeance — ont la vilaine manie, voulant nuire à la beauté de leurs épouses, de leur noircir les dents de devant !

La belle-mère, elle aussi, bien que les Japonais n'en aient pas encore, croyons-nous, fait un objet de risée, est par-

Stereo Copyright, Underwood & U.

ESCALIER CONDUISANT AU TOMBEAU DU SHOGUN IEYASU

Ce shogun fut peut-être le plus grand chef militaire du Japon. Il fonda le système féodal japonais. — Les arbres sont des cryptomérias.

fois une terrible personne, qui veut tout régenter et sait imposer son opinion. Malheur à la bru qui négligerait de prendre l'avis de sa belle-mère ! Elle s'y conforme, du reste, avec une docilité que les mœurs japonaises peuvent seules expliquer.

LA VIE CHAMPÈTRE AU JAPON

Copyright Underwood & U. *London & New-York.*

RETOUR DES BATEAUX DE PÊCHE AU COUCHER DU SOLEIL

Les hommes se servent de lignes ou de filets. Ils ont mis ceux-ci à sécher sur les mâts.

CHAPITRE IV

LA VIE CHAMPÊTRE AU JAPON

Les travaux journaliers. — Les potiers et les décorateurs de porcelaine. — Les colporteurs. — Les jeunes sculpteurs. — Les travailleurs des champs et autres gens. — Coiffures et coiffeuses japonaises. — Les petits marchands.

Le pays du chrysanthème et du cerisier fleuri qui, au cours des deux dernières décades, s'est assimilé avec une rapidité stupéfiante nos idées, nos procédés commerciaux, nos méthodes d'éducation et autres, est cependant resté fertile en types originaux. Ils abondent, les travailleurs dont la vie simple a gardé la saveur et le pitto-

resque qui en faisaient jadis, pour le voyageur comme pour le savant, un si attrayant sujet d'étude. Le Japon a beau s'être « modernisé », les classes élevées et le monde officiel ont beau s'être engoués des modes occidentales : cette forme de la civilisation européenne que représentent l'électricité, les canons Krupp et les vaisseaux de guerre géants n'a guère influé sur la vie laborieuse des campagnes, non plus que sur celle des magasins et des fabriques.

La fièvre commerciale abolira-t-elle les éléments de pittoresque suranné qui nous enchantent aujourd'hui encore? C'est le secret de l'avenir. Comme le disait un voyageur récemment arrivé de Tokio, « il se fait dans le Japon moderne une importante évolution, qui transformera peut-être ses industries tout en menaçant ses arts. Qui veut voir le Japon tel qu'il fut, ne doit point remettre indéfiniment sa visite ».

Par bonheur, il n'est pas encore trop tard. La production artistique continue ; elle n'a pas encore cédé la place aux gros fabricants. La *geisha*, elle aussi, résiste avec succès aux empiètements des tenanciers de « bars » américains. Le peuple demeure ce qu'il était avant qu'on ne parlât de la suprématie maritime du Japon et de sa mainmise sur la Corée. Ingénieux, actif, sobre, il ne connaît que des besoins simples qu'il contente avec simplicité.

Stereo Copyright, Underwood & U. *Lewis & Hamilton.*

JEUNES FILLES DÉCORANT DES POTERIES A BON MARCHE

Ces jeunes filles sont douces et bien élevées, non point hardies et grossières, comme le sont ailleurs trop de filles de leur condition.

Les Japonais n'ont pas de « trades-unions », et certes un ouvrier anglais ne verrait pas sans surprise toute une famille japonaise vivre dans une heureuse aisance avec un salaire quotidien n'excédant pas 30 ou 40 centimes. Les ouvriers habiles peuvent gagner de 40 à 60 centimes par jour, mais des milliers et des milliers d'artisans qui valent bien leurs frères d'Europe n'atteignent jamais à un pareil salaire.

Quelques écrivains ont reproché, non sans justice, au travailleur japonais de manquer jusqu'à un certain point d'initiative. Il est vrai, toutefois, qu'il supplée généralement à ce défaut d'initiative par l'activité, l'adresse et l'attention. Donnez-lui à reproduire un objet d'après nature ou d'après un dessin fidèle : le résultat de son travail sera presque toujours conforme à vos désirs ; il fera une copie exacte et ne vous dira point, tel l'ouvrier européen : « J'ai peur que ce ne soit pas absolument pareil, mais j'ai fait de mon mieux ».

Le Japon est le pays de la poterie et de la porcelaine, et cette industrie occupe des hommes, des femmes et des jeunes filles en nombre très considérable. On confie aux jeunes filles le soin de décorer les variétés inférieures, qui sont à peu près exclusivement destinées à l'exportation. Notre gravure montre des jeunes filles et des fillettes

au travail dans l'une des fameuses fabriques de poteries situées dans le quartier est de Kioto ; elles s'emploient à peindre les jarres, les vases et les bols qui seront envoyés plus tard en Europe ou en Amérique. Les filles les plus âgées, que l'on charge de peindre les motifs compliqués, sont payées environ 60 centimes par jour ; les plus jeunes gagnent un peu plus de 30 centimes.

Le Japon produit des poteries très variées, qui se fabriquent dans des provinces différentes. A Obuké, par exemple, près de Kuwana, se trouve la manufacture du célèbre Nuami-Ban-Ko, dont les poteries portent son nom ; tandis que les quatre hameaux de Hora, de Go, de Minami Shin-gaï et de Kita, qui couvrent des collines basses embrassant une vallée presque circulaire, comptent de nombreuses familles occupées à la fabrication de porcelaines de diverses qualités. La plupart des potiers de Nagoya sont aux gages de marchands et de capitalistes, et les fournées de poteries sont expédiées, sitôt cuites, au dépôt. Ici, les jeunes filles, dont la tâche principale consiste à décorer les objets et à les emballer quand ils sont achevés, travaillent pour des salaires si minimes qu'ils provoqueraient une grève immédiate dans la plus humble fabrique anglaise. Ces jeunes Japonaises sont, néanmoins, remarquablement heureuses et satisfaites de

Stereo Copyright, Underwood & U. *Union — New York.*

DÉCORATEURS DE PORCELAINE AU TRAVAIL,
DANS LA CÉLÈBRE FABRIQUE DE KINKOSAN, A AWATA, KIOTO

leur sort ; les fatigues d'un métier qui ne leur laisse aucun répit depuis le lever du jour jusqu'au coucher du soleil ne nuisent point à leurs habitudes de propreté et de tempérance, car leurs repas se composent surtout de riz, avec, pour boisson, de l'eau, du thé, du *saké*. Ce sont de joyeux petits êtres, que leur gentillesse de manières rend bien supérieurs, malgré leurs pauvres *kimonos* en coton peint, à leurs sœurs occidentales de la même condition. Il n'est que juste d'ajouter qu'elles vivent généralement dans un milieu gai, et que leurs patrons les traitent avec cette politesse déférente qui est, semble-t-il, une qualité innée de la race japonaise.

Toutes ces fabriques ne produisent que les articles à bon marché. Les choses vraiment belles — les exquis petits meubles, les écrans de laque, les vases de bronze et de cloisonné — ne sont pas manufacturées en gros. Elles sont souvent l'œuvre de véritables artistes, à qui elles coûtent des semaines, et même des mois, de labeur et de patience. S'il s'agit d'émaux cloisonnés, l'opération est des plus complexes ; elle exige une attention tenace et des soins d'une incroyable minutie.

Que dire de cet habile artisan, le sculpteur d'ivoire ? Il travaille, dans son échoppe, parmi une multitude effarante d'outils, petits ciseaux, burins, couteaux, mail-

lets et autres instruments placés à portée de la main sur une table longue et basse où il s'asseoit à la façon d'un tailleur. C'est sur ces sortes de bancs que les artistes orientaux — car ces hommes-là sont artistes jusqu'au bout des ongles — créent tant de franches merveilles. Or telle est la simplicité de leurs besoins que des gains qui paraitraient dérisoires à un artiste d'Europe suffisent à les contenter. Il est des maitres dans l'art de sculpter le bois et l'ivoire, des magiciens capables de faire surgir d'un bloc informe ou d'une défense d'éléphant des figurines délicieuses, qui se croient bien payés de leurs peines s'ils réalisent un profit annuel de 2 000 ou 2 500 francs. En échange d'une si maigre somme, ils travailleront pendant de longues heures, et d'un bout de la semaine à l'autre, ne se relâchant qu'en de rares jours de fête d'une besogne où il faut tant d'invention, de patience et d'application visuelle. Et ceci est également vrai de ces hommes qui exercent deux des états les plus anciens et les plus nobles du Japon : les vernisseurs en laque et les artisans en métaux.

Pour n'être pas artistique, la profession de colporteur n'en est pas moins honorable. Elle compte au Japon une foule de membres qui se distinguent par leur activité et

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New York*

PAYSANS CUEILLANT DES JONCS DANS LES VASTES CHAMPS POTAGERS DE SUZUKAWA

leur indifférence à la fatigue. Les colporteurs déambulent sans cesse par les rues et les ruelles des grandes villes, et parcourent en tous sens le pays. Véritables bazars ambulants, ils portent dans leurs boîtes, baquets, plateaux ou paniers — qu'ils suspendent ordinairement par des cordes à l'extrémité de longues perches — à la fois des articles de ménage, des vêtements, des conserves au vinaigre, des outils, des jouets, de la poterie, des graines, des charmes et d'autres choses encore en nombre incalculable. Chaque commerce a un cri qui lui est propre. C'est ainsi qu'on est souvent réveillé dès l'aube par l'appel sonore et prolongé des marchands de fleurs, vendeurs de feuilles et de fleurs de lotus : « Hasu-no-hana ! Hasu-no-hana ! » ou par le chant plus mélancolique du masseur aveugle en quête de clients matinaux.

Les femmes et les filles, on a déjà pu s'en rendre compte, jouent un rôle important dans la vie active des campagnes. Pendant le « mois de la rosée » (juin), elles travaillent par milliers dans les champs. On les voit, garanties contre la pluie par leurs vestes de paille et leurs chapeaux en papier huilé ou en jonc tressé, patauger jusqu'aux genoux dans l'eau et la vase molle où les jeunes plants de riz plongent leurs racines avec délices. Leur bonne humeur

ne souffre pas de cette besogne aquatique, d'autant plus rude qu'elles doivent manier sans trève une bêche et un lourd râteau à quatre dents. Quelle paysanne anglaise voudrait seulement faire l'essai d'une pareille corvée?... Les plants de riz nouveaux, qui portent en eux la fortune d'une province, sont repiqués en rangées uniformes. Les femmes enfoncent les racines dans la vase avec leurs doigts ; elles apportent à cette tâche une adresse surprenante et peuvent ficher en terre de huit à dix plants sans s'éloigner d'un pas.

L'agriculture japonaise sait économiser le terrain. « Notre pays n'est pas grand, me disait naguère un fermier ; nous n'avons pas d'espace à perdre ». Voilà pourquoi les talus élevés qui séparent les champs de riz où court, sous la brise, un reflet verdâtre, sont utilisés pour la culture des haricots et d'autres légumes.

Environ deux mois plus tôt, — en avril et mai, — on peut admirer, sur le coteau ensoleillé d'Uji, la ruche laborieuse de femmes et de jeunes filles qui couvrent par milliers les plus célèbres des plantations de thé japonaises. Après avoir cueilli, sur les arbustes aux sommets arrondis, les feuilles d'un vert éclatant, elles les trient pour en faire plusieurs qualités. Cette récolte est un des spectacles les plus curieux et les plus jolis qui soient au monde.

Stereo Copyright, Underwood & U. *London - New York.*

FERMIÈRES DÉCAPITANT LES PLANTS D'ORGE

Ce sont les hommes qui coupent l'orge, mais les femmes se chargent de préparer le grain, sans négliger pour cela les travaux ménagers. Les mères portent souvent toute la journée, attachés sur leur dos, les bébés qui dorment très à l'aise dans cette position.

La variété la plus précoce apparaît sur le marché vers la deuxième semaine de mai ; toutefois, longtemps encore après cette date, une foule de doigts agiles, servis par d'excellents yeux, s'occupent, dans les cabanes des paysans, à préparer les feuilles, à les trier et à les débarrasser de toutes les impuretés. L'Européen croit volontiers que la meilleure espèce de thé s'achète à bon compte dans la plantation même. C'est une erreur ; les bonnes qualités, surtout celles qui valent par la finesse exceptionnelle des feuilles, sont si recherchées que la production est toujours insuffisante. Il est rare que l'on puisse se procurer les thés supérieurs, tels que le *Sabo Muskashi* ou le *Giokuro* — sauf dans les années très fertiles — à moins de cinq, six, ou sept *yen* la livre (de 12 fr. 50 à 17 fr. 50).

Les femmes et les filles de paysans sont soumises aux plus dures corvées. Elles les acceptent, du reste, sans récriminer, et le travail des champs ne nuit point à leur gaîté. Quand elles sont aux gages d'autrui, elles reçoivent un salaire qui varie de 0 fr. 20 à 0 fr. 30 par jour et qui leur permet, non seulement de vivre, mais de faire des économies! Le soleil et l'air vif aiguisent leur appétit et brûlent leur peau jusqu'à lui donner une teinte cuivrée. Jamais, pourtant, elles ne jugent humiliantes ces pénibles besognes, jamais cette vie de labeur ne leur arrache une plainte.

Le riche fermier japonais n'a pas de voiture pour faire sa tournée ; sa femme et ses filles ignorent le luxe des satins, des soies et des pianos ; ses fils ne paressent ni ne vagabondent. Aux jours de fête, les jeunes filles portent avec un air charmant des robes de coton peint, et les femmes montrent sur leur visage la joie d'un repos bien gagné. Mais vienne la moisson du riz ou de l'orge, et toutes s'acharnent au travail. La récolte rentrée, il faut la battre. Partout, dans les cours de ferme, sous les arbres des coteaux, et même sur le terrain plat qui s'étend le long de la mer, les hommes, les femmes et les filles battent le riz étalé sur des nattes avec d'étranges et lourds fléaux terminés par une fourche où oscille une grosse barre de bois. On traite l'orge d'une manière un peu différente : après qu'on l'a coupée, on la dispose en gerbes d'égale longueur dans la cour de ferme, en ayant soin de tourner tous les épis du même côté ; puis les femmes, pour décapiter les plants d'orge, les tirent entre les dents d'une énorme carde ; et enfin, l'on vanne l'orge, comme le riz, à l'aide de machines puissantes, quoique primitives. Le plant de riz est le symbole de la fécondité et de l'abondance, et plus de la moitié des nombreux sujets du Mikado en font leur nourriture ordinaire.

Les hommes, entre deux cultures ou deux moissons,

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New York.*

FERMIÈRE TISSANT DU DRAP DE COTON

Le métier est du même modèle que celui qui servit à la bisaïeule de cette femme. Elle tisse une sorte de tartan, probablement destiné à faire des *kimonos* ou des couvertures ouatées.

s'occupent à remettre en état leurs outils, à préparer les prochaines semailles, à couvrir avec de la paille d'orge les toits des hangars et, dans les campagnes, des habitations. Les femmes et les filles ne chôment pas non plus. Tantôt elles tissent, sur un métier pareil à celui qu'employaient leurs aïeules, le coton dont on fera les *kimonos* ou autres vêtements ; tantôt elles s'appliquent, assises en dehors de leurs humbles cabanes, à dévider les cocons de soie, car l'élevage des vers à soie et la fabrication des tissus de soie constituent la seule industrie de certaines provinces.

Les Japonais sont une race propre. Rien d'étonnant, donc, si la blanchisseuse remplit chez eux une fonction importante. C'est en plein air que non seulement elle lave son linge, comme ses sœurs d'Europe, mais encore qu'elle le repasse. Elle étend le linge à repasser sur d'immenses planches lisses, qui sont souvent assez longues pour qu'on puisse les appuyer obliquement contre le mur de la maison, ou sur les pieux où l'on met à sécher, par le beau temps, les objets de literie en pleine cour de ferme. Elle rapporte de la source, dans des baquets, les étoffes encore mouillées, qu'elle sèche, repasse, apprête et remporte enfin à la maison dans de grands paniers plats.

Les Japonais font très volontiers au grand air toute sorte de travaux ménagers, et le voyageur aperçoit de-ci de-là, dans la cour de derrière d'une *chaya* ou d'une maison bourgeoise, une gentille petite servante empressée à polir marmites et casseroles jusqu'à ce que l'image de sa figure souriante brille dans le métal clair.

Beaucoup d'horticulteurs prennent des femmes à leur service pour les besoins du jardinage. Aussi bien, il y a déjà longtemps que les Japonaises ont précédé dans cette carrière leurs sœurs d'Europe. Et n'est-il pas naturel que ces gaies et charmantes créatures, imprégnées de toutes les antiques vertus qui honorent leur sexe, se chargent de veiller sur les fleurs, où se reflètent la vie et les aspirations nationales?... A en croire les fleuristes fameux de Tokio et de Yokohama, les jardinières, au pays du chrysanthème, s'acquittent à merveille de leur tâche.

Une autre occupation qui convient bien aux femmes et qui les attire en grand nombre est celle de coiffeuse. La coiffure des Japonaises de la classe aisée est une œuvre d'art si raffinée qu'elle exige le concours de la coiffeuse professionnelle. L'opération dure généralement deux ou trois heures, quelquefois cinq ou six ; dès lors, il n'est pas surprenant qu'elle ne se renouvelle que tous les trois ou quatre jours Quelques-unes des *geishas* les plus renom-

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New York*

LE FABRICANT D'OMBRELLES

Il exerce un très ancien métier japonais.

mées pour l'harmonieuse complication de leur coiffure restent volontiers toute une semaine sans toucher au merveilleux monument édifié par leurs *kamiyui* (coiffeuses). C'est pourquoi l'artiste a pour premier devoir de construire avec solidité. Mais la coiffeuse en vogue est, comme ailleurs, si occupée qu'elle trouve rarement le temps d'accomplir elle-même les opérations préliminaires, et elle doit employer de nombreuses jeunes filles qui ont pour fonction principale de préparer les cheveux de la cliente à subir les habiles manipulations de la *kamiyui*. Ces apprenties arrivent les premières ; elles nettoient, lavent, parfument, brossent la chevelure, puis la peignent avec au moins cinq ou six peignes différents, de sorte que leur maîtresse n'ait plus qu'à grouper savamment les tresses disciplinées. L'opératrice se sert d'une quantité stupéfiante de peignes, de formes pour mouler la chevelure avant la fixation définitive, de papillotes de couleur, et même de petits ressorts en acier. Elle fait aussi la « barbe » de ces dames et demoiselles, dont elle rase les joues, les oreilles, le menton, le front et le nez ; non point, hâtons-nous de le dire, pour les débarrasser de quelque horrible produit du système pileux, mais pour détruire le fin duvet de pêche auquel tiennent tant les femmes occidentales. Et pour deux heures de travail ou davantage, la coiffeuse reçoit un salaire

qui vous vaudrait à peine un coup de brosse chez un « artiste capillaire » de Paris ou de Bond-Street (1).

Les villes renferment de nombreux types de travailleurs dont nous ne pouvons pas évidemment décrire l'existence en détail. C'est, par exemple, le « boy » aux pieds légers et infatigables, qui vous traîne dans la *jinriksha*, le fiacre du Japon ; intelligent et actif, il promène partout ses formes maigrement vêtues de coton bleu et son chapeau pareil à un champignon. Ce sont les *kago*, ou porteurs de hamacs, qui fournissent aux paresseux le moyen de parcourir sans fatigue les districts montagneux ou les chemins inaccessibles aux *jinrikshas*. Leur costume? Des tatouages, un chapeau champignon, un sourire, et guère autre chose. Traîneurs de *jinrikshas* et porteurs de hamacs font, au reste, de leur dos, de leurs bras et de leurs jambes des mosaïques à l'encre de couleur où éclate l'art du « tatoueur » professionnel. Puis, ce sont les femmes qui chargent les navires de charbon ; elles se signalent par leurs grands chapeaux en feuilles de palmier et le foulard bleu et blanc (toujours propre au début de la corvée) qui leur entoure la tête. Étrange métier pour des

(1) Rue aristocratique de Londres, où se trouvent les magasins élégants (Note du trad.).

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New York*

UN DISEUR DE BONNE AVENTURE

Le voyant choisit, dans le vase de gauche, une tige de bambou pour y lire la « fortune » de son client.

femmes que de porter toute la journée des paniers de charbon ! L'Européen est d'abord tenté de plaindre leur faiblesse apparente, mais il se rassure vite en voyant quelle réelle force physique, quelle activité, quelle prestesse déploie ce régiment de fourmis qui transbordent sur un vapeur la cargaison des chalands amarrés à ses flancs.... Et, non loin de là, leurs frères, habiles à manier les énormes rames des *sampans*, dressent dans la lumière éclatante le bronze de leur silhouette à demi nue !

On pourrait citer bien d'autres types de travailleurs : — les diseurs de bonne aventure, avec leurs petites boîtes contenant les minuscules bandes de papier (*mikuji*) où est écrite la prophétie ; — les fabricants de jouets et de cerfs-volants, dont la fragilité égale la grâce ; — les acteurs, qui donnent des représentations si longues qu'un an après le lever du rideau ils n'ont pas encore terminé la pièce ; — les fabricants de fleurs artificielles ; — les musiciens des rues, qui attirent toujours la foule avec leurs torturantes mélopées ; — les innombrables maîtres d'école ; — les boutiquiers de toute espèce, qui goûtent si fort les joies d'un long marchandage que leur refuser ce plaisir, c'est leur causer une vraie déception....

Toutes ces petites gens se recommandent par des traits communs : simplicité de vie, application tenace au travail,

effort inlassable vers le mieux. Autant que le monde officiel, la diplomatie et les professions libérales, la classe laborieuse concourt à faire de l'empire un édifice solide et un modèle de civilisation, et c'est assurément aux vertus que nous avons notées que la race japonaise doit ses récents triomphes dans la guerre moderne.

LA VIE DES VILLES AU JAPON

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New-York.*

LE TEMPLE DE NIKKO

Vue de la Porte Chinoise, magnifiquement sculptée, qui conduit à la châsse principale.

CHAPITRE V

LA VIE DES VILLES AU JAPON

La vraie religion des Japonais. — Le culte des ancêtres. — L'esprit patriotique. — Le bouddhisme. — Les temples. — Le grand Bouddha de Kamakura.

Presque tous les grands peuples du monde obéissent aujourd'hui à une religion qui ne remonte pas jusqu'aux sources de la vie nationale parce qu'elle est d'origine purement exotique. Une seule parmi les races civilisées possède, depuis le commencement de son histoire, une religion fondamentale dont l'évolution a, de siècle en

siècle, été parallèle à la sienne. Il s'agit, on l'aura deviné, de la race hébraïque. Chez elle, la foi religieuse et la conscience nationale ont toujours été si intimement unies qu'il est impossible de les séparer l'une de l'autre. Aussi les Israëlites forment-ils une nation de patriotes. Dispersés aux quatre coins de l'horizon, exilés pour la plupart et véritables « étrangers dans leur pays d'adoption », n'ayant pas un arpent de terre qui leur appartienne en propre, souvent haïs et persécutés, les Hébreux n'en persistent pas moins à croire qu'ils sont le peuple élu, et ils ont pu garder, homogène et distincte, leur identité nationale.

Il est une autre religion d'essence patriotique : celle du Japon. L'antique culte shintoïque a résisté victorieusement à toutes les attaques, à tous les changements de fortune, à tous les efforts des missionnaires les plus zélés ; il demeure encore aujourd'hui non seulement la vraie religion du Japon, mais la force souveraine qui domine la race et d'où lui viennent la cohésion et l'enthousiasme patriotique. Quelle est la religion des Japonais? A cette question il n'est qu'une seule réponse exacte : tous appartiennent au culte national, le shintoïsme, que beaucoup renforcent de croyances issues des doctrines de Bouddha ou de Confucius. Les catholiques sont en très petit nombre,

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New York*

PÈLERINS FAISANT LE TOUR DU CRATÈRE DE LA MONTAGNE SACRÉE DE FUJIYAMA

Ces pieux pèlerins, qui sont presque tous de la classe pauvre, ont grimpé jusqu'à 3 600 mètres d'altitude, et ils approchent du terme de leur pèlerinage. Après avoir fait le tour du cratère, ils monteront plus haut encore pour prier devant la châsse située au sommet de la montagne.

et quant aux autres religions européennes, elles ne comptent qu'une poignée de fidèles. Si le shintoïsme n'est pas la religion d'État, il est l'idéal auquel tous les sujets du Mikado sont dévoués corps et âme ; il est la force agissante qui, pareille à la foi hébraïque, soulève et dirige. Il n'est ni possible ni nécessaire de poursuivre ici ce parallèle entre la religion des Hébreux et celle des Japonais, non plus que de souligner l'étrange contraste inclus dans la destinée de ces deux races ; mais le shintoïsme mérite de retenir l'attention, d'abord à titre d'exemple unique de la survivance d'une foi toute primitive chez une nation éprise de progrès et très civilisée, ensuite à cause de ses principes et de ses tendances essentielles qui s'écartent grandement des nôtres.

Le peuple japonais a presque entièrement délaissé les autels de son ancien culte, dont la persistance ne s'affirme plus au dehors que par des signes de plus en plus rares ; la théologie nationale est tombée dans un discrédit absolu, et le mépris s'attache, là où elles existent encore, aux manifestations extérieures du culte ; et pourtant, l'histoire du Japon est tout entière gouvernée par cette force qui n'a rien à craindre du temps, parce qu'elle plonge au plus profond de l'âme populaire pour l'imprégner d'un inaltérable patriotisme. C'est qu'en réalité, le shin-

toïsme moderne représente une chose infiniment plus ample et plus subtile que la simple tradition ou le cérémonial cultuel : il personnifie le « caractère » dans ce qu'il a de plus viril et de plus noble ; il est la source d'où dérivent les qualités de bravoure, de courtoisie, d'honneur, de zèle patriotique. L'esprit du shintoïsme est un esprit de piété filiale, de renoncement héroïque qui pousse les Japonais — leurs soldats l'ont plus d'une fois prouvé sur les champs de bataille — à sacrifier sans hésitation leur vie pour le triomphe d'un principe. Ce qui était à l'origine une religion s'est transformé en une force morale héréditaire qui donne à tous les individus de la race une même impulsion.

La foi shintoïque est d'ailleurs par elle-même génératrice d'unité. Elle ne renferme aucun de ces éléments qui, dans mainte religion occidentale, provoquent d'aigres disputes. Elle n'a pas de credo apparent, pas de livre inspiré, pas d'idole ; elle n'est servie par nulle prêtrise spéciale ; elle n'attire point par la promesse d'une vie future. Aussi le Japon n'a-t-il pour ainsi dire pas connu les guerres religieuses et ses habitants ont-ils observé envers les fidèles des autres cultes une attitude de courtoisie presque invariable. La religion apportée par les missionnaires leur déplaît-elle, ils ne l'adoptent pas, mais ils ne voient dans ce refus aucun motif de querelle. Il ne

Stereo Copyright, Underwood & U. *London — New York*

GALERIE MENANT AU TEMPLE SHINTOÏQUE D'INARI

Les arches en bois sont des *torii*, que le shintoïsme dresse toujours en manière de symboles religieux. — Remarquez les bas de drap que porte l'homme à droite, le gros orteil est séparé des autres par les courroies qui tiennent la sandale en place.

s'est élevé un semblant de persécution que quand le peuple a soupçonné les nouveaux venus de vouloir porter atteinte par leurs enseignements à l'unité du pays. Le prêtre « étranger », pourvu qu'il ne se mêle pas des affaires de l'État et ne menace pas l'intégrité nationale, jouit de la liberté la plus complète.

On ne peut naturellement examiner ici en détail les principes sur lesquels repose le shintoïsme. Cette question a soulevé à diverses reprises, hors du Japon, de nombreuses controverses. Pourtant, la plupart des critiques et des orientalistes s'accordent à y relever deux caractères essentiels : le culte de la nature et la vénération pour les morts. Quels préceptes seraient mieux propres à affermir dans le cœur des Japonais l'amour qu'ils ont voué à leur pays si riche en climats divers, en aspects romanesques, émouvants, parfois même fantastiques? Cette terre si merveilleusement fertile est la patrie naturelle d'une religion telle que le shintoïsme.

Tous ceux qui ont voyagé au Japon connaissent la *torii*, ou porte sacrée, qui attire si fréquemment les regards. Quels que soient les matériaux employés, elle est toujours construite de la même façon. Elle se compose de deux piliers ou montants qui s'inclinent légèrement au sommet l'un vers l'autre ; ils sont reliés par une poutre horizontale

aux extrémités saillantes et, au-dessous de celle-ci, par une autre poutre dont les pointes traversent les colonnes. Ce porche se dresse, au Japon, sur tout chemin qui mène directement à un espace de terre sanctifiée. Il diffère néanmoins des portiques sacrés que l'on rencontre ailleurs en ce qu'il n'indique pas nécessairement le proche voisinage d'un temple ; on le rencontre un peu partout, sur les collines, à l'entrée d'un vallon, en haut d'un sentier de montagne, au cœur des vieux bois solitaires, et même sur la limite des champs de riz ou au bord d'un lac. Suivez le sentier qui passe dessous ; il vous mènera presque sûrement à un temple, ou, plus souvent encore, à une simple châsse. Dans cette dernière vous ne trouverez rien, et le mystère de ces étranges châsses vides ne laisse pas d'intriguer le profane européen. Mais ce n'est pas sans raison qu'on les a placées là, en ce coin de nature agreste ou charmant. Elles ne sont pas destinées à enfermer des idoles, mais à consacrer la beauté qui les entoure : bouquet d'arbres majestueux, vue exquise, pin antique et tordu (1), mare chatoyante ; quelquefois, elles ne font que signaler à votre attention la solitude émouvante d'un lieu enchanteur. Il arrive même que le chemin qui passe

(1) Le pin est, au Japon, l'emblème de la longévité.

Stereo Copyright, Underwood & U.

FEMME PIEUSE CARESSANT UN TAUREAU DE BRONZE

Cette femme, photographiée à son insu, est dans l'un des parcs qui entourent les nombreux temples du culte shintoïque. Elle caresse le taureau pour guérir ses rhumatismes. Des siècles d'attouchements pareils ont usé et patiné le bronze.

sous la *torii* aboutit simplement à un beau site qui ravit l'âme japonaise mieux que les châsses ou les temples.

Si la foi shintoïque s'était bornée au culte de la nature, elle aurait pu amener la dégénérescence physique et morale des Japonais. Grâce au culte des ancêtres, d'essence virile et ennoblissante, cette bizarre religion, qui ne possède ni système théologique, ni dogmes, ni philosophie proprement dite, ni idoles, ni prêtrise spéciale, a non seulement duré, mais prospéré au Japon ; elle n'a pas seulement inculqué au peuple le goût profond des beautés naturelles, mais elle a nourri et fortifié la piété filiale et patriotique.

Le culte des ancêtres et la vénération pour les morts ont produit d'heureux effets sur la vie nationale et sur le tempérament de la race, et il ne faut pas chercher ailleurs le secret de la bravoure et de l'énergie japonaises. Cette force, qu'une couche épaisse de superstitions et de croyances naïves cache souvent aux yeux de l'étranger, a poussé le Japon depuis vingt ans dans les voies du progrès moderne, après lui avoir assuré dans le passé une homogénéité constante et l'indépendance absolue.

Sans doute, le bouddhisme et le confucianisme ont de nombreux adeptes, mais on peut affirmer sans crainte qu'en embrassant l'une ou l'autre de ces deux religions

aucun Japonais ne cesse d'être shintoïste. La foi shintoïque, on l'a vu, représente pour lui la forme la plus élevée du patriotisme, et il se jugerait coupable de la plus vile trahison s'il venait à répudier cet héritage ancestral. Chez les peuples occidentaux, il n'est pas rare que telle religion profite de sa puissance pour opprimer un autre culte d'importance moindre. Au Japon, nulle rivalité ne divise le shintoïsme et le bouddhisme ; les temples de l'un et de l'autre se dressent fréquemment côte à côte et sont desservis par les mêmes prêtres.

Pour une raison identique, le confucianisme s'est imposé sans peine à l'esprit japonais. La doctrine de Confucius ne renferme rien de contraire à la foi nationale ; elle a seulement fourni le code de morale dont ne s'était point préoccupé le shintoïsme, et elle a été d'autant mieux accueillie qu'elle renforçait un des traits dominants de celui-ci : l'idée de la vénération due aux ancêtres.

C'est le bouddhisme qui est, au Japon, la religion des gens du commun, qui l'ont adopté surtout parce qu'il donna dans son panthéon une place à toutes les divinités shintoïques et qu'il s'offrit comme une simple variété de la religion déjà existante. En dépit de ces nouvelles attaches, le peuple n'a pas abjuré la plus petite parcelle de sa croyance primitive ; l'âme japonaise, la *Yamato dama-*

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New York*

MERVEILLEUSES SCULPTURES DU TEMPLE BOUDDHIQUE DE YAKUSHI

Ceci est la cour du temple. L'estrade à gauche est réservée aux danses sacrées du culte shintoïque, et la jeune fille est une prêtresse de la danse.

shii (1), est demeurée identique à elle-même. Les fêtes indigènes, si aimées du peuple, furent converties en fêtes des saints bouddhiques ; mais sur tous les points où il s'écartait de l'esprit et des préceptes shintoïques, le bouddhisme ne put s'implanter dans le cœur de la race. Le bouddhisme apporta la doctrine du pessimisme : or les Japonais sont, de tous les peuples, celui qui a gardé l'humeur la plus riante et la plus optimiste ! Il répandit les leçons du grand Bouddha qui fit résider dans la paix et la douceur le suprême idéal de la vie : or les Japonais n'ont jamais abdiqué leur ardeur belliqueuse !

Bien que leur croyance dans le bouddhisme soit apparemment superficielle, les Japonais n'en ont pas moins prodigué les ressources de leur art merveilleux dans la construction des temples dédiés à Bouddha et dans l'exécution de ses statues. Ici encore se manifeste l'esprit particulier à cette race : l'amour de la beauté concrète vient en aide à la tiédeur de sa foi bouddhique et lui inspire de véritables chefs-d'œuvre, tels que, par exemple, les fameux temples de Yakushi, de Tokio et d'ailleurs.

La fréquence des tremblements de terre impose à l'architecte japonais une apparente timidité. Ni les temples,

(1) Esprit du Japon.

ni les autres édifices n'étonnent par la hauteur, ceux-ci n'ayant que rarement des cheminées et ceux-là étant dépourvus de clochers et de dômes. La nécessité de parer aux surprises d'un tremblement de terre oblige le constructeur japonais à tenir le faîte de ses temples, comme celui des maisons, aussi proche du sol que possible ; mais la loi de compensation a voulu qu'il choisît avec goût l'emplacement propre à recevoir un temple ou tout autre édifice important. Il sait presque toujours remédier à l'insuffisance des proportions monumentales par la splendeur de l'entourage ; il sait, par une disposition habile des *torii* et des pittoresques *ishidoro*, ou lanternes de pierre, prêter aux abords du temple un air de grandeur et de majesté ; il sait donner de l'ampleur à la nature en formant des allées ou des bosquets de cryptomérias géants. Et puis, la fréquente présence de fragiles maisonnettes et de bâtiments domestiques groupés près des temples ajoute un élément d'importance architecturale qui fait souvent défaut aux églises les plus hautes des pays occidentaux.

Les Japonais, d'ailleurs, ne négligent rien pour atteindre leur but, qui est l'expression du beau, et ils varient à l'infini la décoration de leurs temples, où les sculptures et le travail des bois laqués s'harmonisent savamment

Stereo Copyright. Underwood & U. *London & New York*

LA GRANDE CLOCHE DU TEMPLE DE CHIOU-JU

Elle pèse environ 67050 kilogrammes. Le son qu'elle rend quand on la frappe est particulièrement grave et sonore, comme celui d'un grand orgue. Les vibrations se prolongent à tel point qu'au bout de cinq minutes on entend encore un sourd bourdonnement.

avec la longue courbe des toitures inclinées en pente douce.

Malgré les soubresauts du « grand dragon de la terre », — c'est ainsi que les Japonais dénomment le tremblement de terre, — et malgré les catastrophes qu'il a maintes fois causées, il y a au Japon de nombreux temples, notamment la pagode de Yasuka, à Kioto, dont la solide charpente, faite de poutres énormes et bien étançonnées, a bravé les pires désastres. Dans certains cas, on a même eu recours à de curieuses inventions pour empêcher l'effondrement de l'édifice : c'est ainsi que la pagode de Yasuka possède un lourd et formidable pendule qui oscille à l'intérieur d'une sorte de puits et qui règle le centre de gravité au moment de la secousse.

Les maisons japonaises, pas plus que les temples, ne manquent de solidité. Celles des familles aisées ne sont nullement les frêles cabanes de papier et de bambou que l'on se figure. Sans doute, elles ont un aspect fragile, elles sont ouvertes à tous les vents du ciel, mais les fondations et les parties principales ont assez de résistance pour préserver la demeure des effets d'un tremblement de terre.

Comment parler des édifices religieux du Japon sans décrire la grande statue de bronze de Bouddha qui, depuis

près de cinq siècles, trône, sereine et solitaire, dans les jardins de l'ancien temple de Kamakura? La statue colossale du fondateur de la religion bouddhique, haute de près de 15 mètres, est la seule relique qui atteste encore l'existence du superbe temple de 45 mètres de côté autrefois situé à Kamakura. Cette ville comptait alors plus d'un million d'âmes ; elle fut balayée avec son temple par un raz de marée du redoutable Océan Pacifique, mais la grande statue de Bouddha demeura inébranlable au-dessus des ruines et parmi les terreurs d'une entière destruction. Il y a des siècles et des siècles que ses yeux d'or s'ouvrent impassibles sur la vie et la mort et qu'ils s'abaissent, vides d'émotion, vers les millions de pèlerins qui viennent courber leurs épaules devant le dieu vénéré. Le dimanche n'existe pas au Japon, et il n'est pas de jours réservés au culte de cette idole immense : les prières ne cessent de monter vers elle, les offrandes affluent tout le long de l'année, mais on observe cependant, à jour fixe et chaque mois, des pratiques religieuses spéciales.

La plupart des étrangers qui voyagent au Japon voient dans cette statue la personnification matérielle du bouddhisme, dont elle traduit l'impassibilité calme et sereine. Les Japonais trouvent en elle une source d'émotion religieuse plus ou moins vive, selon le tempérament de cha-

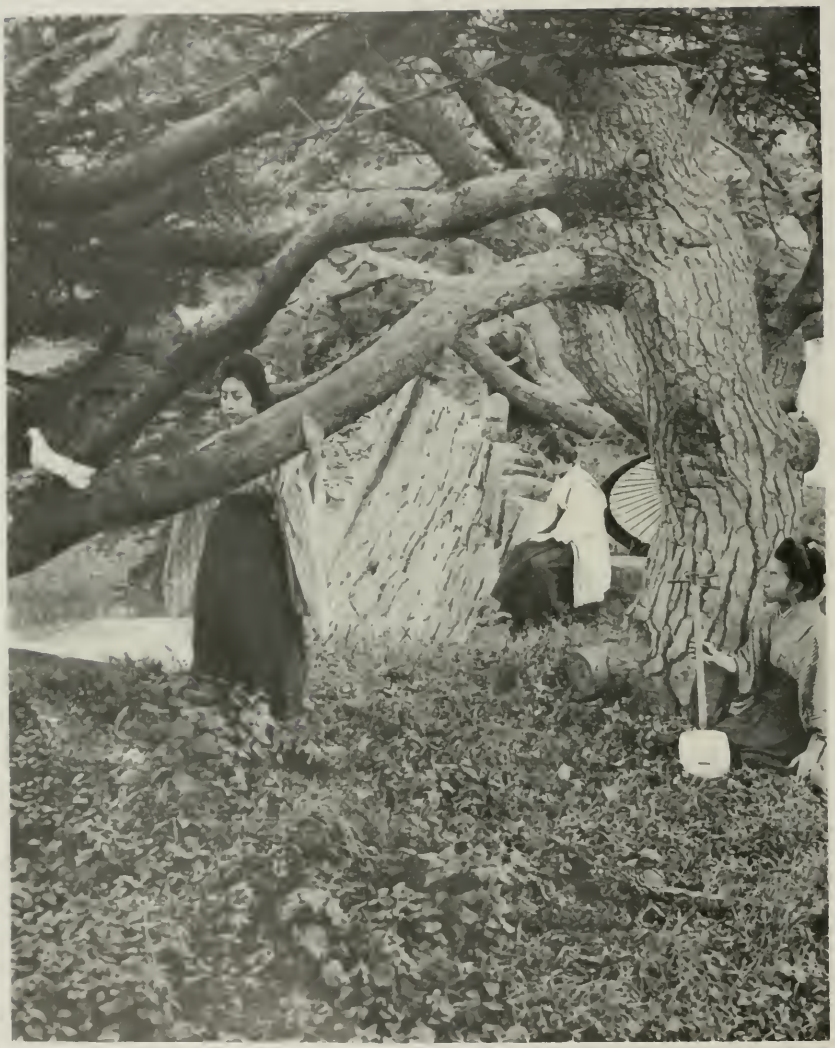
Stereo Copyright, Underwood & U. *Underwood & Underwood*

LE GRAND BOUDDHA DE BRONZE QUE L'ON VENÈRE DEPUIS SIX SIÈCLES

Il se dresse près de Yokohama, à Kamakura, village situé près des côtes. Deux fois d'énormes raz de marée ont balayé le pays sans déplacer la statue qui reste immobile. Le visage seul a 2 m. 40 de haut, et les yeux, en or massif, ont près de [illegible] m. [illegible] de large. La hauteur totale est de 15 mètres. La plaque brillante sur [illegible] est en argent massif.

cun : mais elle ne saurait représenter, comme nous avons essayé de le montrer, la religion véritable du Japon. Celle-ci habite les profondeurs obscures de l'être, auxquelles n'atteint pas le culte de cette colossale idole, seule survivante de la ville splendide de 1 250 000 âmes qui jadis l'adora ici, au murmure plaintif et grave des vagues du Pacifique.

LES FÊTES JAPONAISES
L'AVENIR DU JAPON



Copyright Underwood & Underwood *London & New-York.*

JEUNES FILLES JAPONAISES SOUS LES VIEUX PINS QUI BORDENT L'ANTIQUE FOSSÉ IMPERIAL DE TOKIO

CHAPITRE VI

LES FÊTES JAPONAISES
L'AVENIR DU JAPON

L'amour des réjouissances. — Un « bank holiday (1) » japonais. — La promenade sous les cerisiers fleuris. — Le premier de l'an au Japon. — La fête des « Petites Gens ». — Le « défunt auguste ». — Le festin funèbre.

Les Japonais de toute condition excellent à profiter des nombreuses fêtes qui marquent le cours de l'année. Après-midi joyeuse passée dans le superbe parc de Sui-

(1) Jour de congé accordé en Angleterre à tous les employés de banque et autres. Il y a quatre « bank holidays » chaque année. Ce terme est devenu synonyme de réjouissance populaire. (Note du trad.)

zenji ; — pique-nique de jeunes filles sous les pins vénérables dont les membres tordus agrippent le sol en d'étranges contorsions, au bord du Fossé Impérial de Tokio, où coule une eau lente et sombre entre des murs tachés de lichen ; — course en *jinriksha* jusqu'à la baie du Mississippi, près de Yokohama, où Perry débarquait il y a un demi-siècle, ouvrant ainsi le Japon aux nations occidentales; — visite de la Rue des Théâtres dans une grande ville quelconque ; — expédition au sommet du Fuji-San (1) ; — fête des fleurs ou n'importe quelle autre réjouissance publique : il n'est pas une partie de plaisir de laquelle un Japonais ne sache extraire son maximum d'allégresse.

Une fête nationale consacre, au Japon, la floraison du cerisier. Dès que la fleur s'ouvre — et tous, jeunes ou vieux, nobles ou roturiers, surveillaient l'arbre depuis des semaines avec une grave sollicitude — la capitale voit couler un flot de gens qui traversent les ponts des canaux pour aller s'ébattre sous les doubles rangées de cerisiers à Mukojima. Là on s'amuse ferme, et les bébés eux-mêmes ouvrent sur les arbres chargés de fleurs roses de grands

(1) La montagne sacrée du Japon, plus communément mais incorrectement appelée Fujiyama (Note de l'auteur).

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New York*

UN TEMPLE JAPONAIS

Ce temple est situé dans le parc de Suizenji, qui fut le séjour de l'une des plus puissantes familles du Japon, celle de Kumamoto.

yeux où l'admiration se mêle à la joie, tel un rayon de soleil souriant à la nature.

C'est à Mukojima qu'on peut voir une vraie fête populaire. Des hommes, des enfants, des femmes de toute sorte et de tout rang y sont rassemblés ; ils se promènent avec des rires heureux jusqu'à ce que la fatigue les conduise à une *chaya*, où ils se reposent en causant et en prenant le thé. Certains boivent beaucoup de *saké*, mais ne s'enivrent pas ; cet accès d'intempérance n'a d'autre effet que d'accroître encore leur politesse, qui prend un air de solennité drolatique, et d'élargir leur sourire. Toutefois, les consommateurs de cette boisson perfide qu'est le *saké* sont relativement en petit nombre. La multitude des pères, des mères, des fils, des filles et des petits enfants reste fidèle à l' « honorable thé » et aux « honorables gâteaux », et, une fois terminée la fête annuelle du cerisier fleuri, ils regagnent le logis calmes et contents.

Si la Noël n'offre aucun sens à l'esprit japonais et n'est célébrée que par les colonies étrangères des grandes villes ou d'ailleurs, le premier de l'an est, en revanche, une fête indigène. Une coutume particulière veut que le peuple paye à cette date toutes les notes en souffrance : c'est, pour ainsi dire, un règlement de comptes national qui s'effectue avant l'aurore. Quiconque, à moins d'y être

autorisé formellement par ses créanciers, manque au devoir de payer ses dettes avant l'année nouvelle est perdu de réputation. Faut-il, pour s'acquitter, vendre une partie de ce que l'on possède? On n'hésite pas à vendre, et il se tient à Tokio, la veille du premier de l'an, une vaste foire où les pauvres font argent de ce qui leur appartient afin de se procurer les sommes nécessaires pour le lendemain. Étalages et boutiques couvrent une distance de plusieurs kilomètres, car chaque indigent japonais s'est fait marchand pour l'occasion. La foule des miséreux illumine brillamment les étalages avec des lanternes en papier et s'efforce d'attirer les acheteurs par tous les moyens. Cette immense foire, qui mérite presque le nom de « Marché aux haillons » et où s'entasse le plus invraisemblable bric-à-brac, ne fait d'ailleurs que préluder à la grande fête du lendemain, qui ressuscitera la joie dans les cœurs japonais un instant assombris par de fâcheux embarras pécuniaires.

Parmi la macédoine d'objets hétéroclites que mettent en vente ces gens réduits à sacrifier leurs effets personnels éclate la note lumineuse et gaie du marché aux fleurs, d'autant mieux achalandé qu'il faudra le lendemain décorer les maisons.

La fête du Nouvel An, au Japon, est d'un puissant

Stereo Copyright, Underwood & U.

LE RIVAGE DU PACIFIQUE

La dame, vêtue d'un *kimono* de soie brochée occupe une *jinrikshi*. Les coolies qui traînent ces voitures sont généralement de très solides gaillards.

Tous deux regardent vers la haute mer, dans la direction de l'est.

intérêt pour l'étranger. Le porche de chaque demeure s'orne d'un décor plus ou moins recherché, mais toujours symbolique. De chaque côté de l'entrée se dressent des branches de pin, emblèmes de la longévité, qui se rejoignent en une voûte gracieuse. Derrière celles-ci on voit les tiges de bambou (*take-no-iki*) qui, en raison de leur croissance nette et rectiligne, symbolisent pour l'âme japonaise la droiture et la vie régulière. Les bambous, que sépare un certain espace, sont reliés par une corde d'herbe assez élevée au-dessus du sol pour permettre aux visiteurs de passer, mais qui défend le seuil de la maison contre les esprits du mal. Et souvent apparaît au centre de la voûte l'étrange écrevisse — emblème de la vieillesse courbée par les ans — posée parmi les branches du *yusuri* qui, conservant ses vieilles feuilles mêlées aux jeunes, symbolise la vie de famille. On admire aussi, au cœur de ce décor, les magnifiques frondes de la fougère appelée *urajiro*. Ces frondes poussent, ou plutôt s'élèvent, par couples sur la tige : aussi le Japonais y perçoit-il l'idée symbolique du mariage ; les feuilles minuscules qui croissent entre les frondes représentent à ses yeux les enfants. Il est bon, cependant, de noter que l'égalité des frondes ne signifie point pour lui l'égalité des sexes.

On pique çà et là, dans le décor, des *gohii* ou morceaux de papier découpé qui affectent des formes bizarres d'êtres humains. D'après les uns, ils expriment l'abandon mystique de l'individu entre les mains des dieux shintoïques ; d'après les autres, ils figurent une offrande de drap précieux.

Parmi les ornements et offrandes qui embellissent les fêtes du Nouvel An, citons encore : les *daïdaï* (1), qui représentent, en vertu d'un jeu de mots, la floraison de l'arbre généalogique ; — un morceau de charbon de bois qui, grâce à un sens également double, symbolise le « foyer » ou chez soi ; — une plante marine appelée *honta wara*, dont un événement qui remonte à une date lointaine dans l'histoire du Japon a fait l'emblème de l'heureuse fortune ; — enfin, un petit sac de papier blanc, fermé par un cordonnet blanc et rouge, et qui contient un présent, tel que certains comestibles de la saison, châtaignes rôties ou fruits du *kaki diosphyrus*.

A tous ces motifs de décoration s'ajoute parfois un vaisseau en paille tressée, dit *daïkoko bune*, que l'on a rempli de colifichets, de minuscules sacs de riz, etc.

(1) Littéralement : oranges amères. Mais les Chinois ont un mot semblable qui signifie : de génération en génération (Note de l'auteur).

Stereo Copyright, Underwood & U. *London & New-York.*

FUJIYAMA, LA MONTAGNE SACRÉE DU JAPON

Environ trente mille pèlerins montent chaque été jusqu'au sommet pour y prier devant une châsse célèbre.

Ce petit vaisseau est censé renfermer l'offrande des prémices.

Le soir du 2 janvier, beaucoup de Japonais recouvrent leurs oreillers d'un dessin grossier ou d'une primitive peinture qui représente le *takara bune*, le navire des richesses, où l'on voit assis les sept dieux de la fortune. Ce rite vise à procurer au dormeur d'heureux et agréables songes.

Les décors, toujours variés avec goût, restent en place dans certaines provinces jusqu'au 6 ou au 7 janvier, tandis qu'ailleurs on les enlève dès le 3. Ils soulignent, par un symbolisme curieux, l'importance que les Japonais accordent aux fêtes du Nouvel An.

Le premier de l'an est jour de liesse pour les grands et les petits, pour les jeunes et les vieux. Il est, toutefois, des réjouissances spéciales pour les enfants, qui ne sont nulle part mieux choyés qu'au Japon. Celle qui se distingue par le pittoresque le plus charmant est la fête des *O-hina*, ou poupées, qu'il serait peut-être plus conforme à la tradition indigène d'appeler la fête des Petites Gens. Elle tombe le 3 mars, et c'est là le seul jour de l'année que l'on puisse dire consacré aux filles, à qui le Japon, comme la plupart des pays orientaux, assigne un rôle secondaire dans la famille. Les préparatifs commencent

dès la fin de février. Des vastes entrepôts où, dans les grandes villes, les biens précieux des familles sont tenus à l'abri des risques d'incendie, ce fléau du Japon, l'on fait venir d'innombrables boîtes pleines de poupées et de petits ménages. Les caisses déballées, on range les figurines dans une chambre qui leur est réservée. Leurs jeunes maîtresses font cuire un riz spécial, ainsi que des haricots dans du sucre et certains gâteaux, puis elles préparent un vin blanc et sirupeux que seules les filles et leurs amies boiront à l'occasion de cette fête ; et enfin, elles étalent devant leurs poupées toutes ces friandises. Elles revêtent alors leur plus belle *mon-tsuki*, ou robe de cérémonie en crêpe, qui porte, brodé au milieu du dos et sur les manches le chiffre de la famille qui est la leur ; et c'est ainsi habillées qu'elles reçoivent leurs amies et leurs parentes venues pour partager les plaisirs de la fête.

Les rares petites filles qui n'ont point une provision de poupées en dépôt vont en acheter dans les boutiques spéciales qui s'ouvrent quelque temps avant la fête. S'il ne manque pas, au Japon, de fabriques de poupées ordinaires, il n'y a cependant pas plus de trois ou quatre manufactures de *hina* dans le pays tout entier. Ces figurines ou « Petites Gens » ne peuvent d'ailleurs s'acquérir en n'importe quel temps de l'année. La vente n'a lieu

Stereo Copyright, Underwood & U.

BÉBÉS JAPONAIS EN TRAIN DE JOUER

qu'à l'époque de la fête ; elle commence une ou deux semaines avant, et finit une ou deux semaines après. Et de même qu'en Angleterre l'aristocratique poupée parisienne tient le premier rôle dans les jeux des enfants riches, de même les Japonais qui ont de la fortune vont chercher des *hina* pour leurs fillettes à Tokio, où la qualité des figurines rehausse encore l'éclat de la fête.

Les jeunes filles des classes élevées ou riches voient leurs collections s'accroître d'année en année, au point que leurs « Petites Gens » se comptent quelquefois par vingtaines. Elles représentent les types les plus divers de la société, depuis les membres de la famille impériale jusqu'aux soldats et aux acrobates. Il en est même qui figurent de petits chiens vêtus d'un poil soyeux. Mais on préfère à toutes les autres les danseuses, les chanteuses, les exquises *mousmés* en miniature dont la taille mince et le pâle visage ovale expriment l'idéal de la beauté japonaise. Devons-nous ajouter que l'ambition de chaque petite Japonaise est de posséder une collection aussi nombreuse et aussi variée que possible?

Cette fête des *hina* est l'une des plus curieuses et des plus jolies coutumes du Japon, mais l'étranger n'en peut saisir du premier coup la signification profonde. On suppose que, comme plusieurs autres coutumes de la vie

japonaise, elle fut apportée de Chine. Elle avait autrefois différents noms, dont le mieux approprié et le plus pittoresque était celui de *tokuasetsu*, ou fête des Fleurs de Pêcher, en raison du temps de l'année où elle a lieu. La Fête des Poupées actuelle est dérivée de plusieurs antiques cérémonies d'un caractère religieux. Elle remonte certainement à une époque fort reculée, puisque l'on en constate l'existence depuis plus de quatorze siècles. C'est sous le règne de l'empereur Bidatsu, en l'an 572, que se rencontre la première allusion à sa célébration, et depuis lors la *hina matsuri* n'a pas cessé de mettre en joie chaque année toutes les familles de l'empire du Japon.

A passer d'une fête à un enterrement, il semble qu'on fasse un saut considérable, et pourtant les deux termes évoquent une pareille idée d'allégresse dans certaines parties du pays. Quand un Japonais âgé ou respecté vient à mourir, son « auguste trépas » sert d'excuse, ou plutôt de prétexte, à des réjouissances et des festins. Les amis de la famille se rendent à la maison mortuaire, mais ils ne viennent pas les mains vides. Les plus riches apportent de l'argent ; les autres, des comestibles divers, des gâteaux, du *saké*, des prunes confites ; d'autres encore offrent de superbes fleurs disposées avec un goût exquis dans des tubes de bambou ou des vases. Chaque visiteur vient

Stereo Copyright, Underwood & U.

PÊCHEUR JAPONAIS RETIRANT SON FILET

s'incliner devant la châsse de la famille et, en s'inclinant, il rapproche ses mains l'une de l'autre en un geste de prière ; puis il dépose son offrande sur le sol en face de la petite châsse. Alors commence le banquet, dans lequel certains voient une analogie d'ailleurs peu justifiée avec le « wake » (1) irlandais, et il n'est pas rare qu'il se prolonge jusqu'au milieu du jour suivant.

Le lendemain apparaissent les prêtres. Le corps, bien enveloppé de fleurs et de feuilles aromatiques, est mis dans un énorme vase que l'on place ordinairement un jour après dans une caisse blanche et qu'on recouvre d'un drap blanc. Il est ensuite emporté par les serviteurs du temple vêtus de robes blanches. En tête marchent souvent un certain nombre de chantres vêtus aussi de blanc et agitant des sonnettes. Le cortège, que ferment la famille et les amis, se dirige ainsi vers le temple. Là, le vase est posé sur l'autel, tandis que les prêtres chantent un service funèbre. Pendant le service, chacun des invités s'avance à son tour, salue les prêtres, s'agenouille devant la bière et, prenant dans un bol une pincée d'encens, la laisse tomber sur les charbons ardents d'un brasier ; puis, après une nouvelle révérence, il regagne sa place au milieu des

(1) Fête des funérailles (Note du trad.).

assistants. Enfin le vase est emporté vers le four crématoire ; les prêtres en sortent le corps, le vêtent avec un soin pieux d'une étoffe blanche et le font glisser dans le four. La famille peut surveiller à son gré l'opération, pendant que les invités festinent, boivent le *saké* et s'entretiennent des vertus du défunt. Il est entendu qu'on doit se féliciter du résultat de la crémation quand elle est entière et rapide.

C'est là, il faut en convenir, une fête plutôt macabre, mais elle ne saurait surprendre si l'on se rappelle que le Japonais n'a ni l'espérance ni la crainte d'une vie future, et qu'il accepte philosophiquement la mort comme le terme naturel de l'existence.

Qui pourrait prédire avec certitude l'avenir de ce pays captivant, où l'esprit et les mythes moyenageux, ainsi que d'extraordinaires coutumes, se mêlent, dans une inexprimable confusion, aux théories les plus modernes sur l'art de la guerre et sur le commerce ? Ceux qui ont observé avec attention ses récents progrès ne doutent pas toutefois que le Japon de l'avenir, sans répudier tout à fait le charme de ses traditions naïves, ne joue un rôle décisif dans les destinées de l'Extrême-Orient et peut-être aussi des nations occidentales.

Stereo Copyright, Underwood & U.

BELLE DÉVOTE COMPTANT LES LANTERNES DE PIERRE, A KASUGA

Ces lanternes, au nombre de plusieurs milliers, ornent les jardins d'un temple shintoïque. Presque toutes sont des *ex-voto*. Les compter est pour les visiteurs une tâche traditionnelle ; on prétend même que c'est un exercice religieux.

N'est-ce point le patriotisme qui a façonné le sort de presque tous les grands empires que le monde a vus? Le patriotisme, qui est l'essence même de l'âme japonaise, ne peut manquer de la conduire vers un destin glorieux et puissant.

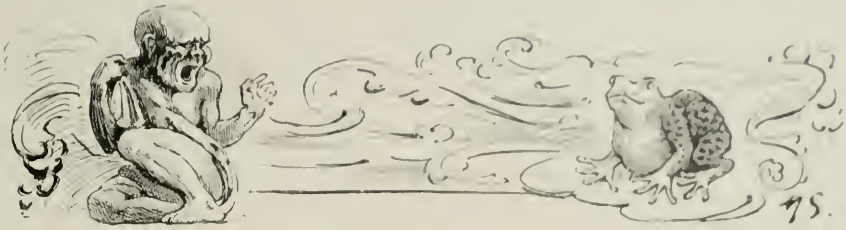


TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Le Japon enchanteur.

Le pays du chrysanthème. — L'amour des fleurs. — Les quatre saisons au Japon. — Jardins et jardiniers japonais..... 7

CHAPITRE II

A bâtons rompus.

Bizarreries de la langue japonaise. — L'aimable visiteur. — Diners et menus. — La baignoire omniprésente. — L'« honorable » lit. — Une nuit japonaise et ses « esprits ». — Une aurore japonaise..... 13

CHAPITRE III

La Vie de famille au Japon.

La vie intime des Japonais. — L'art de la décoration florale. — « Le devoir entier des femmes ». — L'éducation japonaise. — La jeune fille japonaise..... 25

CHAPITRE IV

La Vie champêtre au Japon.

Les travaux journaliers. — Les potiers et les décorateurs de porcelaine. — Les colporteurs. — Les jeunes sculpteurs. — Les travailleurs des champs, et autres gens. — Coiffures et coiffeuses japonaises. — Les petits marchands..... 111

CHAPITRE V

La Vie des Villes au Japon.

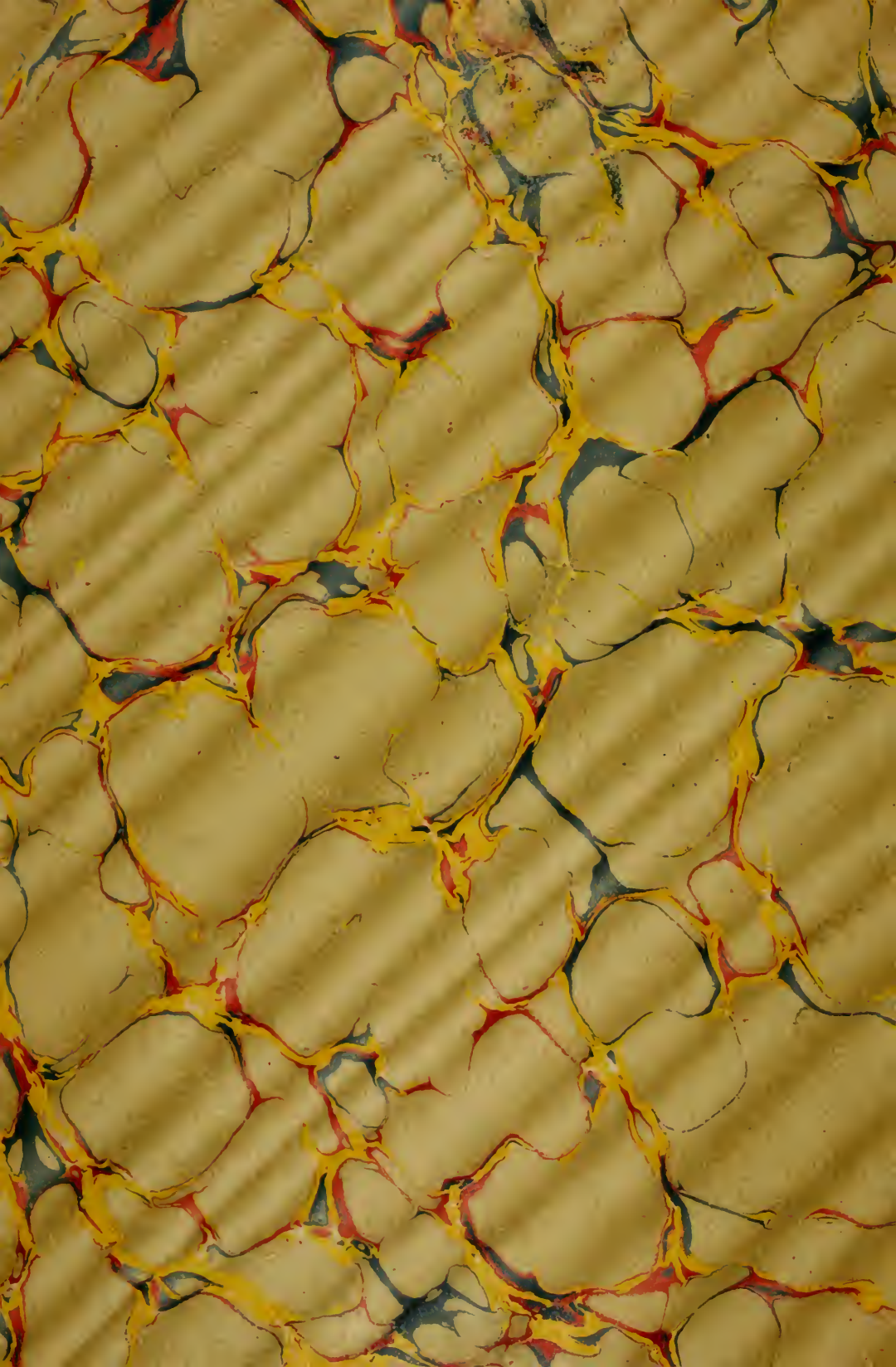
La vraie religion des Japonais. — Le culte des ancêtres. — L'esprit patriotique. — Le bouddhisme. — Les temples. — Le grand Bouddha de Kamakura..... 143

CHAPITRE VI

Les Fêtes japonaises. L'avenir du Japon.

L'amour des réjouissances. — Un « bank holiday » japonais. — La promenade sous les cerisiers fleuris. — Le premier de l'an au Japon. — La fête des « Petites Gens ». — Le « défunt auguste ». — Le festin funèbre..... 171

CORBEIL. — IMPRIMERIE ÉD. CRETÉ.



A 000 022 153 1